

Collection POLICE

60^c

CLAUDE VALMONT

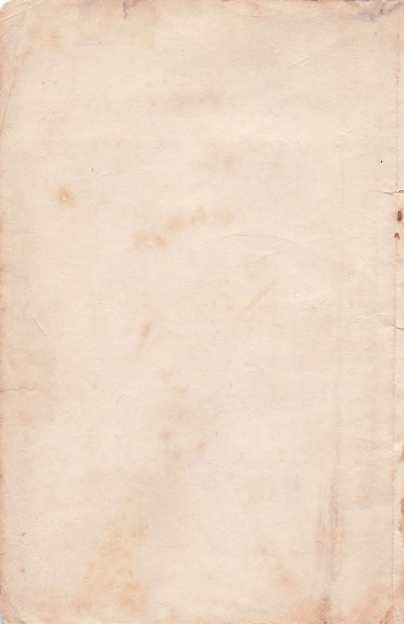
UNE NUIT....



Henri Manual



*J. Ferenczi & Fils
éditeurs*



Une nuit...

ROMAN POLICIER INEDIT

par CLAUDE VALMONT

I

ATTENTE

Il était près de onze heures du soir et Marc Dervai qui, habituellement, rentrait toujours chez lui vers huit heures, n'était pas encore rentré.

Il avait bien, à vrai dire, téléphoné à sa femme dans le courant de l'après-midi qu'il serait sans doute forcé de rentrer fort tard et il lui avait recommandé de ne pas l'attendre pour dîner; mais jamais Christiane n'avait pensé une seconde que ce retard serait aussi anormal et son inquiétude commençait à devenir très vive.

Sur le balcon de sa petite villa où elle guettait le retour de son mari, elle commençait à avoir froid et elle avait mal aux yeux à force d'inspecter la route obscure, croyant en chaque passant reconnaître la silhouette familière qu'elle espérait.

Elle avait essayé d'abord de s'armer de patience. Elle

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. 111.

avait diné lentement, puis elle avait lu un journal du soir, s'attardant complaisamment à la lecture des faits divers les moins intéressants afin de retarder le plus possible l'instant où, entièrement prise par l'énervement de l'attente, elle serait incapable, elle le savait à l'avance, de se livrer à aucune occupation.

A dix heures, elle avait commencé à aller et venir du salon au balcon, regardant l'heure sans cesse et ne parvenant plus à se défendre contre les folles appréhensions qui l'envahissaient, se disputaient son esprit, et augmentaient à chaque minute... Enfin, une demi-heure plus tard, elle ne parvenait plus à s'arracher du balcon, malgré la fraîcheur de cette soirée de mars et, appuyée contre la balustrade, elle guettait, prêtant l'oreille, écarquillant les yeux, les moindres bruits et les moindres ombres.

Elle avait beau s'ingénier à trouver un prétexte au retard de son mari, aucune des hypothèses qui lui venaient à l'esprit ne lui paraissait vraisemblable et chaque seconde qui passait accroissait son angoisse.

Quand, au téléphone, elle avait demandé à Marc quelle était la raison de la tardive rentrée qu'il prévoyait, le jeune homme n'avait pas répondu directement, semblant ne pas entendre la question posée. Il s'était contenté de dire :

— Ne t'inquiète pas... Je ne peux pas te dire à quelle heure je rentrerai.

« Ne t'inquiète pas ! » La chose était facile à dire ! Il est certain que ce retard devenait de plus en plus inexplicable et que d'ailleurs les circonstances actuelles le rendaient infiniment troublant.

La jeune femme, en effet, repassait en son esprit les diverses péripéties de la soirée de la veille, qui avait été pour elle une surprise si douloureuse et si pénible...

Lorsqu'elle avait, hier au soir, demandé à son mari la raison du trouble qui se lisait sur son visage, il avait d'abord protesté, affirmant qu'il n'avait rien. Puis,

devant l'insistance des questions qui lui étaient posées, il avait soudain abandonné toute contrainte et d'une voix âpre, douloureuse et comme voilée, il avait avoué :

— Voilà... J'ai joué... J'ai joué follement... J'ai perdu de l'argent qui n'était pas à moi... J'avais pris cent cinquante mille francs dans la caisse! Je ne les ai plus... Après-demain, il faut que je rende les comptes... On va me faire arrêter! Je suis perdu!

Christiane avait reçu la révélation brutale comme une balle qui vous frappe en plein cœur. Atterrée, elle n'avait pu s'empêcher de dire sur un ton de reproche :

— Oh! Marc! Marc!

Mais elle n'avait pas eu le courage de formuler sa réprobation en voyant son mari complètement effondré, désespéré, lamentable...

Et lui, discernant la pitié sur le visage de sa femme, s'était laissé aller à tout raconter, les journées effroyables qu'il venait de passer, les efforts désespérés qu'il venait de faire pour trouver cet argent, mais sans succès, ses angoisses, ses remords, ses regrets déchirants de l'acte commis...

Dans un gémissement, il avait murmuré :

— Ma pauvre petite Christiane, je te demande pardon! Je suis un misérable! On était si heureux!

Le visage dans ses mains, il s'était mis à pleurer. Le cœur fondu d'apitoiement, Christiane s'était approchée de lui, l'avait étreint avec tendresse, sans rien dire, trop émue pour pouvoir prononcer une parole... L'une des choses qui lui avaient fait encore le plus de peine, avait été de penser que l'être qu'elle aimait avait pu hésiter à se confier à elle et qu'il était resté pendant quelques jours seul avec son affolement, seul avec son chagrin.

Et lentement elle avait murmuré :

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt? Tu as pu éprouver toute cette détresse et ne rien me confier! Oh! Marc!

Ils étaient restés quelques instants serrés tendrement l'un contre l'autre, sans rien dire... Puis Christiane s'était ressaisie la première et avait prononcé les mots que Marc avait espérés :

— Il n'y a qu'une solution... Il faut que ton oncle nous prête cet argent! Pour lui, cent cinquante mille francs, ce n'est rien!

— Il ne me les prêterait pas!

— Voyons, c'est impossible! Il ne peut pas refuser! Il ne peut pas te laisser ainsi! Viens! Allons le trouver de suite... Moi, je saurai bien le convaincre! Tu verras!

— Avare comme il l'est, c'est impossible!

— Tu verras! Viens!

Antoine Derval, l'oncle de Marc était, en effet, aussi avare qu'il était riche. A deux pas de la villa où demeuraient les jeunes époux, il possédait une somptueuse propriété dans laquelle il vivait seul avec ses domestiques. Il était égoïste et méfiant, dur pour lui-même, mais cruel vis-à-vis des autres, incompréhensif et impitoyable, comme ceux qui n'ont eue toute leur vie qu'une seule et unique passion : l'argent. C'était son dieu. Il éprouvait pour lui un amour presque physique, n'ayant point de volupté plus grande, avare classique et traditionnel, que de s'enfermer dans sa chambre avec ses trésors. L'on eût dit que la crainte que lui faisait éprouver la réelle imprudence de garder chez lui des sommes aussi considérables augmentait encore sa jouissance.

Christiane songeait à l'expression d'ahurissement et d'indignation qu'avait eue le bonhomme — expression qu'elle ne pourrait jamais oublier — lorsqu'elle s'était excusée de le déranger à cette heure-là et l'avait obligé à écouter, malgré ses tentatives d'échappatoires, la raison de cette visite tardive. Elle l'avait fait en termes mesurés, émus, sans étalage de chagrin, sans mots inutiles...

Furieux d'être, en quelque sorte, retenu de force alors qu'il voulait aller se coucher, le vieux avait écouté

d'abord distraitement et avec mauvaise humeur. Puis lorsqu'il avait compris ce dont il s'agissait et qu'il avait vu que c'était à son argent qu'on en voulait, il était entré dans une effroyable colère qui l'avait transformé en un pantin ridicule et grotesque. Il avait injurié son neveu, lui déclarant que, bien loin d'aider un voleur, il s'emploierait lui-même à le faire arrêter, affirmant au surplus qu'on était complètement fou d'oser s'adresser à lui pour une somme pareille dont il lui était impossible de disposer.

La fureur du bonhomme avait été une chose à la fois tragique et bouffonne. Marc lui-même qui, cependant, connaissait bien son oncle, avait été stupéfait de voir éclater un aussi hideux déchainement d'égoïsme, d'avarice et de rage.

Sans se démonter, ayant trouvé dans sa volonté de sauver son mari la force d'insister avec toute l'énergie du désespoir, Christiane s'était efforcée de convaincre Antoine Derval, tout en se rendant compte nettement que tout ce qu'elle dirait serait inutile...

Marc, lui, n'avait presque rien dit, écoutant sans broncher les injures de son oncle qui tombaient sur lui comme des pierres dont on aurait voulu le lapider, regardant le vieil homme avec une sorte d'effarement, mais aussi avec des éclairs de haine.

A un moment donné, Christiane avait été même effrayée de l'expression de son mari et elle n'avait pu s'empêcher d'en ressentir un véritable malaise... Elle l'avait emmené alors et ils étaient partis tous deux sans mot dire, tandis que le vieux leur continuait ses injures...

Cette scène atroce se retraçait dans ses moindres détails à l'esprit de la jeune femme... Elle songeait aussi à toutes les démarches qu'avait dû entreprendre aujourd'hui ce malheureux Marc et elle pensait bien que son retard n'avait pas d'autre cause. Avait-il pu trouver l'aide qu'il implorait? Qu'allait-il se passer si on la lui avait

refusée? Ne parviendrait-il pas à obtenir l'indulgence de son patron?

Ce matin, quand il était parti pour aller à son bureau, Christiane lui avait conseillé de ne pas attendre la vérification des comptes et de tout avouer à celui dont il avait trahi la confiance, en lui demandant des délais pour le remboursement de la somme perdue. C'était là, pensait Christiane, la seule solution possible et elle souhaitait ardemment que son mari l'eût compris. Autrement, qu'allait-il se passer et quel drame leur réservait la redoutable journée du lendemain?

Christiane ne pouvait songer sans frémir à une telle éventualité et cette pensée lui rendait intolérable l'angoisse de l'attente...

De temps en temps, elle quittait son poste d'observation pour marcher nerveusement dans la pièce...

A un moment donné, elle se laissa tomber sur une chaise, épuisée, se sentant près de défaillir.

Elle regarda l'heure. Il était près de minuit.

II

TROUBLE

A minuit et demi, Marc était enfin rentré chez lui.

Christiane en était arrivée à un tel état de nervosité qu'elle n'avait pu s'empêcher, en apercevant son mari, d'éclater en sanglots, laissant libre cours à la crise de nerfs qu'elle avait jusqu'ici réprimée.

— Calme-toi, dit Marc, je t'en prie, calme-toi! Tu vois dans quel état je suis! N'augmente pas mon désarroi!

Il était, en effet, livide. Son attitude bouleversée, son visage hagard aux traits ravagés, le désordre de sa toilette indiquaient un homme à bout de forces.

Avec accablement il se laissa tomber dans un fauteuil, baissant la tête.

Son trouble, mieux que ne l'aurait fait une affectueuse sollicitude, arrêta la crise de nerfs de Christiane qui, s'approchant de son mari, lui dit avec angoisse :

— Marc! Marc! Qu'est-ce que tu as? Tu es malade?

D'une voix sourde, il constata :

— Je suis fou!

— Tu n'as rien trouvé?

— Est-ce qu'on trouve jamais l'aide dont on aurait besoin?

— Pourquoi, Marc, n'as-tu pas fait ce que je te conseillais? L'aveu serait le meilleur parti à prendre.

— Je ne peux pas! Je n'en ai pas le courage! D'abord jusqu'au bout j'ai espéré que je trouverais un moyen d'arranger les choses... Et puis tous mes espoirs se sont effondrés les uns après les autres!

Christiane se sentait incapable de prononcer un seul mot d'encouragement, tant elle se rendait compte que tout ce qu'elle dirait serait inutile et vain. Avec une tristesse désespérée, elle regarda son mari qui semblait à présent incapable de tout effort, de toute réaction.

Ils demeurèrent quelque temps sans rien dire, absorbés dans leurs pensées.

— Et l'oncle Antoine, prononça enfin Marc, tu l'as vu cet après-midi?

— Non.

— Tu n'es pas passée chez lui?

— Certainement non, dit la jeune femme avec une âpre violence. Cela m'eût été impossible! Quand je songe à sa méchanceté, à son avarice, à sa colère rageuse d'hier au soir, j'ai l'impression d'avoir devant moi une bête malfaisante! Il n'a pas eu un mot de pitié ni d'affection! Rien que des paroles hargneuses, mauvaises! Jamais je n'ai vu un vieillard aussi méprisable, aussi odieux! Un homme pareil doit être l'objet de l'exécration de tous! Son existence est une insulte à l'humanité! Je

trouve qu'on devrait avoir le droit de supprimer des êtres semblables de même que l'on abat un chien enragé!

L'indignation de Christiane s'exprimait avec une ardeur extraordinaire, une passion intense.

Marc la regarda avec un certain étonnement. D'habitude elle ne se laissait jamais aller à manifester ses sentiments avec une telle virulence. Il remarqua :

— Que veux-tu, c'est un homme qui n'a toute sa vie songé qu'à lui-même. Tout ce qui vient le troubler dans son égoïsme lui paraît être une anomalie qu'il est tout prêt à considérer comme un crime contre sa personne. Ce qui m'étonne le plus, c'est qu'il ait accepté, lorsque nous nous sommes mariés, de nous louer cette villa à un prix très avantageux, il faut le reconnaître.

— Il ne manquerait plus que ça!

— Rien ne l'y obligeait. Et ce qui me surprend aussi, c'est qu'il n'ait pas placé tout son argent en viager afin de me déshériter. D'ailleurs je ne suis pas certain qu'il ne l'ait point fait. De lui, tout est possible!

— Il aime bien trop son argent pour s'en séparer. Autrement, tu peux être tranquille, il n'y aurait point manqué!

Ils s'entretenirent pendant quelques instants du vieillard rageur et atrabilaire qu'était Antoine Derval, laissant éclater leur commune haine pour ce vieil homme sans cœur qui s'était montré si féroce, si impitoyable.

Mais soudain Marc s'écria avec une impatience coléreuse :

— Oh! et puis je t'en prie, ne me parle plus de lui! Je ne le verrai plus jamais et je ne veux pas que son nom soit prononcé devant moi!

— Mais c'est toi-même, Marc, qui m'en as parlé! Tu semblais t'étonner que je n'aie pas été le voir!

— J'ai eu tort! Je ne savais pas ce que je disais! Non, non, on ne peut pas aller voir un être pareil! si j'arrive à m'en tirer, nous nous en irons d'ici et je ne le verrai plus jamais, je te le répète, jamais!

Christiane secoua la tête en disant :

— Tu es son seul héritier, Marc. Il faut être raisonnable. Aujourd'hui, je n'ai pas pu; mais l'impression d'hier s'atténuera...

— Non, s'écria Marc, jamais! Ne me parle plus de lui, je t'en conjure!

Christiane n'insista pas. Elle connaissait les violences passagères de son mari et que dans ce cas il fallait éviter de le heurter. Elle dit seulement :

— Allons nous coucher. Nous sommes trop énervés tous les deux pour discuter en ce moment.

Ils montèrent dans leur chambre sans dire un mot, effondrés dans leur chagrin, absorbés dans leurs pensées lamentables. Ils se déshabillèrent et se couchèrent.

— Il faut essayer de dormir, dit Christiane. Demain, on avisera. J'irai trouver ma marraine... Je lui expliquerai.

— Tu crois qu'elle nous aidera? demanda Marc brusquement repris par un espoir.

— Si elle peut le faire, je suis tranquille, elle le fera. Toute la question est de savoir ce dont elle peut disposer.

Ce ne fut qu'au matin que, succombant à l'accablement de leur fatigue, Christiane et Marc s'endormirent d'un sommeil lourd et profond.

III

AU MATIN...

Dans la villa des Myrtes, le lendemain matin, tandis que les deux jeunes gens dormaient encore, la servante était en train de préparer le petit déjeuner, quand elle

vit arriver Victor, le domestique d'Antoine Derval qui avait l'air complètement fou... Il avait les yeux hors de la tête et il avait couru si rapidement jusqu'à la villa qu'il était complètement essoufflé et pouvait à peine parler.

— C'est affreux! C'est effroyable! Mon Dieu! Mon Dieu!

— Qu'y a-t-il?

— Mon maître... mon maître...

— Eh! bien quoi? Qu'est-ce qui lui est arrivé, à votre maître?

— C'est épouvantable, m'ame Ernestine! J'en ai les sangs retournés!

— Mais quoi? Parlez, que diable!

— Mon maître, mon pauvre maître a été assassiné!

— Assassiné! Misère de Dieu!

Ce fut au tour d'Ernestine alors de pousser des grands cris, des exclamations d'indignation, d'affolement et d'effroi et de monter tout d'une traite pour prévenir ses patrons.

Marc et Christiane dormaient encore quand la servante frappa à la porte de leur chambre. Il était sept heures et habituellement Marc à cette heure-là était toujours levé. Mais leur inquiétude et leurs angoisses de la veille les avaient jetés dans un sommeil accablant.

En s'éveillant brusquement, ils eurent d'abord grand-peine à démêler quelque chose dans les cris, les exclamations terrorisées, les explications embrouillées d'Ernestine.

Gagnant la salle à manger, il leur fallut recourir à Victor, qui leur raconta avec force commentaires de quelle façon il venait de trouver son maître poignardé dans sa chambre. On voyait, assurait le domestique, que le malheureux avait désespérément lutté contre son agresseur. Les tiroirs avaient été saccagés. Le coffre-fort était ouvert et complètement vide. Certainement les malfaiteurs avaient dû faire une bonne prise, car tout

le monde savait que M. Derval avait toujours chez lui des sommes importantes.

En écoutant les explications de Victor, Christiane et Marc paraissaient glacés d'épouvante.

— Vous avez prévenu la gendarmerie? demanda Marc au domestique.

— Le laitier qui passait justement à ce moment-là s'est chargé de les avertir, pendant que moi-même je venais ici.

— Et le père Nicolas, le gardien, où est-il?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Comment, vous ne savez pas! C'est lui le gardien de la propriété et il ne sait même pas ce qui s'y passe.

— Monsieur, répliqua Victor, moi je ne sais rien. Je vous le répète; je suis venu tout de suite chez vous pendant que le laitier allait prévenir les gendarmes.

— On n'a rien touché au moins?

— Pour sûr que non! On avait bien trop peur!

— Et vous êtes sûr qu'il est mort?

— Oh! ça, j'en suis bien sûr! Il a la gorge tranchée! La pièce n'est plus qu'une mare de sang!

— Retournez au château, ordonna Marc. Veillez à ce qu'on ne touche à rien en attendant l'arrivée des gendarmes. Ma femme et moi nous allons nous habiller et nous serons là-bas dans quelques instants.

Victor s'en fut, suivi d'Ernestine qui gesticulait, levait les bras au ciel, donnait tous les signes de la plus grande épouvante, mais mourait de curiosité d'aller voir le crime.

Lorsqu'ils furent seuls, Christiane et Marc se regardèrent en silence. Christiane claquait des dents. Un tremblement nerveux s'était emparé d'elle.

— Calme-toi, mon petit, lui dit Marc. Il faut te dominer. Va t'habiller vivement. Dès que tu seras prête, nous irons au château.

— Il faudra entrer dans la chambre? Voir le cadavre? demanda la jeune femme en tremblant plus fort.

— Non, tu resteras dans la pièce à côté. Mais vivement habille-toi et allons-nous-en.

Marc faisait preuve du plus grand calme. Il remarqua seulement :

— L'assassin n'a pas dû s'embêter ! L'oncle Antoine gardait toujours de très grosses sommes chez lui. Et l'on peut toujours courir après l'argent ! Aussi peut-on être assez imprudent pour garder des sommes importantes chez soi ! Cela devait finir ainsi !

IV

SUR LE LIEU DU CRIME

Lorsque Christiane et Marc arrivèrent au château, les gendarmes déjà alertés venaient de faire les premières constatations.

Tandis que Christiane apeurée ne pénétrait qu'avec terreur dans le château et se cachait les yeux afin de ne pas voir, par la porte de la chambre restée ouverte, le cadavre ensanglanté d'Antoine Derval, Marc, très pâle, mais réfrénant son émotion, se disposait à pénétrer dans la chambre de son oncle.

Les gendarmes l'empêchèrent de franchir le seuil de la pièce en disant :

— Il est préférable, monsieur, que vous n'entriez pas à présent. Nous avons avisé le Parquet. Dès que les autorités seront là, elles verroûnt ce qu'elles ont à faire ; mais pour l'instant, il est essentiel que personne n'entre dans cette chambre. Vous en voyez suffisamment ainsi. Le crime a été commis avec une sauvagerie inouïe. L'on dirait que, même après la mort, l'assassin s'est acharné sur le cadavre de sa victime.

Marc resta immobile pendant quelques minutes, con-

templant l'affreux spectacle du crime avec une curiosité mêlée d'effroi. Il semblait ne pouvoir détacher sa vue de l'horreur de cette scène.

— Vous voyez, monsieur, lui dit l'officier de gendarmerie, que je n'ai pas exagéré.

— C'est effroyable, dit Marc en revenant dans la pièce où Christiane, affalée sur une chaise, se cachait la figure dans ses mains.

Cette pièce qui communiquait avec la chambre du crime était remplie de monde malgré les efforts que faisaient les gendarmes afin d'empêcher le va-et-vient constant.

Sous un prétexte ou sous un autre, les domestiques, les fournisseurs, les gens du village entraient et sortaient, s'efforçant pendant les quelques secondes où ils stationnaient dans la pièce d'apercevoir le corps assassiné d'Antoine Derval.

Ce n'était point que personne éprouvât du chagrin de la fin tragique du châtelain de l'endroit. Dur, insensible et méchant il n'était aimé de personne et les visages de tous les assistants exprimaient une épouvante nerveuse en même temps qu'une curiosité malsaine plutôt que le moindre chagrin.

Parmi les domestiques du château, on comptait Victor qui racontait à tous la façon dont il avait trouvé son maître en pénétrant dans sa chambre ainsi qu'il le faisait tous les matins; Justine, la cuisinière, une femme mince, sèche, anguleuse, que cette histoire semblait passionner comme un roman policier, mais qui n'en paraissait nullement émue. Elle examinait tout avec la plus vive attention, observait les visages des uns et des autres et de temps en temps hochait la tête d'un air entendu.

La servante du jeune ménage, Ernestine, était peut-être la plus impressionnée. Elle joignait les mains en une sorte d'invocation aux puissances supérieures, marmottait des paroles qu'on entendait à peine, puis, à d'autres

momenta, se signait trois ou quatre fois de suite afin de se protéger contre les maléfices du diable.

Jetant un coup d'œil circulaire dans la pièce, Marc, avisant Victor, lui réitéra sa question de tout à l'heure et lui demanda comment il se faisait que le père Nicolas ne fût pas là.

— Mais je ne sais pas, monsieur.

— C'est incompréhensible. Allez le chercher. Dites-lui qu'il vienne immédiatement. En tant que gardien de la propriété, il sera le premier interrogé.

A l'instant où Victor sortait de la pièce pour aller quérir le père Nicolas, le procureur, M. Malet, accompagné de M. Gafner, juge d'instruction, et du D^r Berlin, médecin légiste, arrivaient au château et, après avoir été mis en quelques mots par les gendarmes au courant de la situation, pénétraient dans la chambre de la victime.

Le juge d'instruction releva soigneusement l'état des lieux, en prit la photographie, tandis qu'après un examen sommaire du cadavre, le médecin légiste déclarait que la mort devait remonter à dix heures du soir.

Le procureur chargea l'officier de gendarmerie de téléphoner au commissaire divisionnaire de la région et de le prier d'envoyer d'urgence une brigade mobile. Puis il plaça un gendarme devant la porte de la chambre dont l'entrée fut formellement interdite.

Le juge d'instruction se mettait déjà en devoir de commencer l'interrogatoire des témoins.

— M. Antoine Derval était votre oncle? demanda-t-il à Marc.

— Oui, monsieur le juge.

— Vous demeuriez chez lui?

— Non. Nous demeurons dans une petite villa qui lui appartenait et qui est située à une centaine de mètres de l'allée principale du parc.

— Votre oncle avait-il de l'argent chez lui?

— Oui, toujours.

— Des sommes importantes?

— J'ignore ce qu'il avait ici à lui, car il ne se confiait à personne. Tout ce que je sais, c'est qu'avant-hier soir, vers dix heures, j'arrivais de Paris et que j'avais été obligé de garder sur moi une somme de cent cinquante mille francs qui appartenait à mon patron. Sachant que mon oncle avait un coffre-fort, je suis venu lui demander d'y ranger cette somme dont je ne devais avoir besoin que le surlendemain — c'est-à-dire aujourd'hui.

— Alors, d'après vous, cette somme de cent cinquante mille francs aurait été également volée?

— Puisqu'elle n'est plus dans le coffre-fort!

— Mais comment expliquez-vous que le coffre-fort soit ouvert sans avoir été forcé?

— Je ne puis savoir! Je ne pourrais supposer qu'une seule chose : mon oncle était très avare et, comme tous les avares il aimait à contempler et compter sa fortune. Vous savez que c'est la manie de ceux qui ne vivent que pour amasser de l'argent. C'était le cas de mon oncle.

— Était-il très riche?

— Je crois qu'il était riche; mais je n'ai jamais pu savoir même approximativement le chiffre de sa fortune.

— Vous êtes son héritier?

— Je suis son seul parent. C'est tout ce que je puis dire, car il ne m'a jamais fait connaître ses intentions. Il n'a pas eu d'enfants. Sa femme est morte depuis de longues années. S'il n'a pas fait de testament, je suis son seul héritier. Maintenant je vous répète que je ne sais absolument rien. Mon oncle aurait-il placé tous ses biens en viager que je n'en aurais rien su.

— A quel moment l'avez-vous vu pour la dernière fois?

— Hier matin, avant de partir pour mon bureau.

— Quelle heure était-il?

— Huit heures environ, puisque c'est l'heure à laquelle je pars. Je lui ai dit que le lendemain matin —

aujourd'hui — je viendrais lui demander l'argent que je lui avais confié.

— Est-ce que quelqu'un a pu être mis au courant de ce dépôt que vous aviez fait entre les mains de votre oncle ?

— Personne. Il était seul lorsque je le lui avais remis la veille au soir et il était seul également hier matin.

— Votre femme était-elle au courant ?

Marc hésita une seconde avant de répondre :

— Bien sûr.

Christiane avait gardé la tête obstinément baissée pendant l'interrogatoire de son mari qu'elle avait entendu. Elle tremblait comme une feuille.

M. Gafner reprit :

— Votre oncle avait-il des ennemis ?

— Des ennemis ? Je ne crois pas. Il n'était aimé de personne ; mais il n'avait pas d'ennemis à proprement parler.

— Vous n'avez donc aucune indication à donner à la police sur l'assassin présumé ?

— Absolument aucune. Mon oncle menait une existence très paisible et très retirée. En dehors du pharmacien qui venait faire une partie de belote avec lui deux ou trois fois par semaine et du receveur de l'enregistrement qui venait lui rendre visite assez souvent, il ne voyait à peu près personne.

— Il ne sortait pas ?

— Il faisait une promenade dans son parc presque tous les matins. Une ou deux fois par mois, il allait passer toute la journée à Paris.

— Et que faisait-il à Paris ?

— Il ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai du reste jamais demandé. Il était d'un caractère très fermé, n'aimait pas plus raconter ses affaires que s'informer de celles des autres. Il ne savait même pas ce que je faisais, ni dans quelle maison j'étais employé.

— Vous le voyiez souvent ?

— Trois ou quatre fois par semaine.

— C'est bien, monsieur, je vous remercie, conclut le juge d'instruction. Si j'ai besoin tout à l'heure d'autres renseignements, je vous les demanderai.

— Je suis tout à votre disposition, monsieur le juge.

Pour la forme, M. Gafner posa quelques questions à Christiane qui était toujours sous le coup de la première émotion ressentie et ne pouvait parvenir à faire cesser le tremblement nerveux qui la secouait. Voyant l'état d'agitation dans lequel se trouvait la jeune femme, le juge d'instruction conseilla à son mari de la faire rentrer chez elle et de ne pas la laisser exposée aux curiosités des uns et des autres.

— Dans cette atmosphère sinistre, elle ne parviendra jamais à se calmer, ajouta-t-il. Nous n'avons rien d'essentiel pour l'instant à lui demander, puisqu'elle n'était pas dans la maison quand le crime a été commis.

Marc voulut l'emmener; mais elle s'y refusa, disant qu'elle aurait trop peur de rester seule.

M. Gafner procéda à l'interrogatoire de la cuisinière Justine qui, avec des mines étranges, des sous-entendus mystérieux, prétendit qu'à dix heures du soir, heure à laquelle le crime avait été commis, elle avait aperçu une ombre dans le jardin, mais qu'elle ne s'en était même pas inquiétée, croyant que c'était le père Nicolas qui faisait sa tournée, comme de coutume.

— Vous n'avez rien entendu? demanda M. Gafner.

— Non, rien du tout. Les deux chiens de garde n'ont même pas aboyé. Il est évident, par conséquent, que personne d'étranger n'est entré dans la propriété.

La sèche et maigre Justine donnait ces différentes indications avec une sorte de jubilation secrète. On eût dit qu'elle savait exactement à quoi s'en tenir au sujet du crime, sur lequel personne encore ne pouvait se former une opinion.

M. Gafner l'observait avec une certaine méfiance. Cette mine chafouine et mystérieuse, cette allure hypocrite ne

lui disaient rien qui vaille. Quand il eut pris note de ses commentaires, il la pria de se tenir à sa disposition.

— Mais comment donc, monsieur le juge, répondit-elle cérémonieusement. Vous pouvez compter sur moi. Mon dévouement vous est tout acquis.

Le juge d'instruction la regarda avec surprise, puis demanda à interroger le gardien, celui qu'on appelait le père Nicolas.

— Eh! bien, dit Marc à Victor qui revenait, pourquoi Nicolas n'est-il pas avec vous?

— Je l'ai cherché partout sans pouvoir le trouver, expliqua Victor.

— C'est incompréhensible, répliqua Marc. Où est-il?

— J'ai demandé à tout le monde. Personne ne l'a vu.

— Il n'y a personne chez lui?

— Si, il y a son neveu, Martin, qui vient d'arriver en permission et qui attend son oncle, chez lequel il est venu passer quelques jours.

— Et qu'est-ce qu'il dit, Martin?

— Que voulez-vous qu'il dise, monsieur? Il a appris par moi l'assassinat. Il ne peut pas faire autre chose que d'attendre l'arrivée de son oncle.

A peine Victor eut-il terminé sa phrase que le père Nicolas entra brusquement dans la pièce et, jetant un coup d'œil circulaire sur tous ces gens assemblés, s'écriait :

— Ben vrai, pour une fois que je m'absente pendant deux heures, il faut qu'il se passe des drames et tout le tonnerre de Dieu! Mon neveu me dit qu'on a assassiné Monsieur et qu'on me cherche partout! Ah! misère! Quel est le sacré bandit qui a fait le coup?

— Où étiez-vous donc, père Nicolas? demanda Marc.

— Où que j'étais, monsieur? Mais tout simplement à la ville voisine où qu'il y a été voir ma fille qui vient d'accoucher. A six heures du matin on est venu me prévenir qu'elle venait d'avoir un beau garçon. Alors j'ai pas pu y tenir. Je me suis dit qu'à cette heure-là personne ne

saurait que je m'étais absenté et j'suis parti à bicyclette. J'ai embrassé ma fille, j'ai embrassé le petit gars, qui est mon petit-fils, j'ai trinqué un coup avec mon gendre qui est bien content et, ma foi, j'ai repris ma bicyclette et me voici! Si je m'attendais à trouver une pareille révolution!

L'homme avait l'attitude la plus naturelle du monde et l'accent de la vérité animait ses discours.

M. Gafner fit enregistrer ses déclarations et lui demanda :

— N'avez-vous rien entendu hier au soir?

— Bien sûr que non, monsieur le juge. Vous comprenez bien que si j'avais entendu quelque chose, j'y aurais été voir! Puisque je suis le gardien de la propriété, c'est mon rôle! Ça tombe sous le sens! Autrement à quoi donc qu'ça servirait d'avoir un gardien?

— A quelle heure vous êtes-vous couché?

— A neuf heures et demie, j'ai fait ma tournée de surveillance, ainsi que j'ai l'habitude de le faire chaque soir. J'ai fermé la grille du parc, j'ai lâché les chiens, j'ai vérifié si toutes les fenêtres du château étaient fermées et je suis allé me coucher.

— Quelle heure était-il lorsque vous êtes rentré chez vous?

— Il était exactement dix heures moins un quart quand j'ai fermé la porte de ma bicoque, même que j'ai remonté mon réveil-matin et que j'ai entendu sonner le quart à la pendule du château.

— Justine, la cuisinière, prétend qu'elle a vu passer une ombre dans le parc à dix heures et qu'elle a pensé que c'était vous.

— Une ombre! Une ombre! Et elle a cru que c'était moi! Qu'est-ce qu'elle raconte, cette vieille toupie? Elle sait fort bien que lorsque je me balade le soir dans le parc, j'ai toujours une lanterne à la main! Même qu'elle m'a dit encore l'autre jour : « Quand je vous vois dans le parc avec votre lanterne, monsieur Nico-

las, je crois toujours voir le père Noël, comme quand j'étais gosse! ». Alors faudrait tout de même qu'on sache ce qu'elle a vu et ce qu'elle n'a pas vu. Vous feriez bien de lui demander, monsieur le juge, si elle a vu une ombre avec une lanterne ou une ombre sans lanterne. Si elle a vu une ombre sans lanterne, c'est que quelqu'un s'était introduit dans le parc et il y aurait bien des chances pour que ce soit l'assassin!

— Voulez-vous, mademoiselle Justine, répondre à la question du garde? demanda M. Gafner.

Alors, avec une voix prétentieuse et une mine penchée, Justine déclara :

— Ainsi que je l'ai dit à M. le juge d'instruction tout à l'heure, c'était une ombre. Et du moment que j'ai dit une ombre, c'était une ombre sans lanterne.

— Mais alors, bougre d'idiot, tempêta le père Nicolas, pourquoi n'avez-vous pas donné l'alerte?

— Parce que j'ai cru que c'était vous!

Le père Nicolas haussa les épaules et bougonna :

— Dites donc plutôt que c'est parce que vous avez eu la frousse et que vous êtes poltronne comme une vieille chouette.

— Ce n'est pas vrai, assura Justine de sa voix mielleuse. Du moment que les chiens n'aboyaient pas, je ne pouvais pas supposer que quelqu'un d'étranger s'était introduit dans la propriété.

Le père Nicolas se contenta de hausser les épaules une fois encore et Justine prit une mine triomphante.

M. Gafner fit remarquer au garde :

— Comment expliquez-vous que les chiens n'aient pas aboyé?

— Je ne sais pas, monsieur le juge, que voulez-vous que je vous dise. Les chiens sont pourtant bien dressés... Maintenant il peut arriver qu'on leur jette un gros morceau de viande! Que voulez-vous, les bêtes, c'est comme les hommes! Il peut bien leur arriver de se laisser cor-

rompre, eux aussi! Il est facile d'en faire l'expérience cette nuit.

Mais à ce moment le service de l'identité judiciaire de la 3^e brigade mobile arrivait sur les lieux et le juge d'instruction remit à plus tard la suite de ses interrogatoires.

V

MARC ET CHRISTIANE

Marc profita de ce que le service de l'identité avait prié que tout le monde se retirât de la pièce pour emmener Christiane dans leur villa.

Le tremblement de la jeune femme avait cessé et avait fait place à un accablement profond. Elle se laissa ramener à la maison sans protester.

— Veux-tu prendre une tasse de thé lui demanda son mari. Tu es livide et tu as l'air d'être gelée.

Christiane accepta. Marc prépara du thé qu'il apporta dans la salle à manger. Ils s'assirent l'un en face de l'autre et prirent leur thé sans mot dire.

Enfin Christiane demanda :

— Pourquoi as-tu dit au juge d'instruction que tu avais confié cent cinquante mille francs à ton oncle?

— Tu n'as donc pas compris?

— Non, fit Christiane en baissant la tête.

— Voyons, fit Marc, c'est pourtant bien simple. Du moment qu'un vol a certainement été commis et qu'il est à n'en pas douter le mobile du crime, il n'y a aucun inconvénient à laisser supposer que le vol a été plus considérable qu'il ne le fut en réalité.

— Je ne comprends pas, voulut s'obstiner à dire Christiane.

— Ne me dis pas que tu ne comprends pas, fit Marc

avec impatience. Tu te rends bien compte que si j'ai confié à mon oncle cent cinquante mille francs et que cet argent a été volé, je puis me justifier vis-à-vis de mon patron. Comprends-tu?

Christiane ne répondit pas. Mais quelques instants après elle reprit :

— En tout cas, du moment que tu hériteras de ton oncle, tu pourras toujours rembourser cet argent.

— Je pourrai le rembourser évidemment un jour, répliqua Marc; mais je ne pourrais pas le faire aujourd'hui si je n'avais pas eu la présence d'esprit de dire cela immédiatement au juge d'instruction, j'aurais pu avoir tous les embêtements possibles, même en ayant l'intention absolument arrêtée, bien entendu, d'indemniser mon patron. C'est un stratagème inoffensif qui ne fait de mal à personne et dont je me félicite d'avoir eu l'idée. Je pensais bien que tu comprendrais qu'il fallait confirmer mes dires devant le juge.

— Mais le jour où l'on découvrirait l'assassin, tu serais convaincu de mensonge.

— D'abord ce jour-là ne me paraît pas aussi proche qu'on le souhaiterait. Et ensuite je ne vois pas du tout comment je serais, comme tu dis, convaincu de mensonge!

— Si l'assassin était découvert, il avouerait avoir volé, ferait connaître sans doute l'importance de la somme dérobée.

— Et puis après? Comme je suis certain que mon oncle avait dans son coffre une somme infiniment supérieure à cent cinquante mille francs, il est impossible que mon innocent subterfuge soit dévoilé. Quand une maison brûle, on ne sait pas exactement ce qui a été détruit.

Christiane de nouveau baissa la tête et s'abîma dans ses réflexions. Elle n'en sortit que pour dire :

— Alors, tu crois que l'on ne trouvera jamais le coupable?

— Je n'ai pas dit qu'on ne le trouvera jamais. Seulement, il me semble que d'ores et déjà l'enquête s'avère comme extrêmement difficile.

— Cela dépend.

— Pourquoi dis-tu cela? Tu as des soupçons sur quelqu'un?

— Sur personne en particulier. Mais j'ai l'impression que le crime a été commis par un des familiers de la maison. D'ailleurs les chiens n'ont pas aboyé et, quand un étranger pénètre dans la propriété même en plein jour, ils font un raffût terrible.

— Mais tu as entendu ce que disait le père Nicolas. En tout cas, l'expérience est bien facile à faire.

— Tu crois qu'on la fera?

— J'en suis persuadé. On ne peut pas faire autrement. On ne doit rien négliger pour découvrir le criminel.

— C'est terrible à dire, osa alors constater Christiane, mais c'est ce criminel qui, par le meurtre sauvage qu'il a commis, te sauve purement et simplement.

— Les choses sont bizarres, murmura Marc. C'est son amour même pour l'argent qui a perdu mon malheureux oncle. Si, avant-hier soir, il avait consenti à me tirer d'embarras, peut-être rien ne serait-il arrivé.

— Comment cela? interrogea Christiane.

— Sait-on jamais! D'abord, je ne serais pas rentré à cette heure tardive. Je serais rentré comme d'habitude pour dîner et sans doute après dîner aurions-nous été le voir pour le remercier et pour lui demander de quelle façon il me remettrait la somme dont j'avais besoin. Peut-être cette circonstance aurait-elle suffi pour que le meurtrier ne pût accomplir son crime.

— C'est vrai, reconnut Christiane. L'on prétend que c'est à dix heures qu'il a été assassiné. Or, si nous avions été le voir, à cette heure-là, nous aurions été encore auprès de lui.

Un silence tomba de nouveau entre les deux époux. Puis, avec une sorte d'hésitation, Marc expliqua :

— Il est bien entendu tout à fait inutile de parler à qui que ce soit de l'entrevue que nous avons eue avec lui avant-hier soir.

— Pourquoi? demanda Christiane.

— Mais parce que cela serait en complète opposition avec ce que j'ai dit au sujet des cent cinquante mille francs.

— Oh! c'est vrai, dit la jeune femme. Ce n'est pas si facile que l'on croit de mentir. Il faut prendre note attentivement de tout ce qu'on a dit.

— Ne te trompe pas surtout. D'ailleurs, il n'y a aucune raison pour que l'on t'interroge toute seule. Tu n'as jamais qu'à dire la même chose que moi.

— C'est ce que j'ai déjà fait, répliqua Christiane, puisque je n'étais pas prévenue de ce que tu allais dire et que je t'ai immédiatement suivi dans ton mensonge. Tu aurais bien dû trouver le moyen de m'avertir.

— Cela m'eût été difficile! C'est au moment même où le juge d'instruction m'a posé des questions que j'ai songé à cette façon d'éviter tout ennui du côté de mon patron.

— Le père Nicolas, reprit la jeune femme, ne me paraît pas avoir un rôle bien net dans toute cette affaire. Pourquoi fallait-il justement qu'il soit absent de chez lui?

— Il en a donné une explication qui est d'ailleurs bien aisée à vérifier. Je suis convaincu que tout ce qu'il a dit est exact. Il semblait être d'une sincérité absolue.

— La sincérité, dit Christiane, est une chose qui n'est pas difficile à simuler. Ainsi remarque, toi, Marc, tu paraissais absolument sincère lorsque tu as raconté l'histoire des cent cinquante mille francs, si sincère qu'à un moment donné, je me suis même demandée si ce n'était pas vrai. Comment peut-on ajouter foi aux paroles d'un être lorsqu'il se sert du même accent convaincu pour raconter des choses totalement inexacts ou pour dire la vérité!

— C'est pour moi que tu dis cela?

— Evidemment.

— Ce n'est pas gentil! Je mets à profit une circonstance qui, au milieu d'un tel drame, peut me sauver d'une situation terriblement critique et tu ne trouves à me dire que des choses désobligeantes! Je te jure que je n'aime pas mentir et que ce n'est que contraint et forcé par la nécessité que je m'y suis décidé. Préférerais-tu que l'on vint m'arrêter demain?

— Marc! protesta la jeune femme, il ne faut pas m'en vouloir! Je suis dans un tel état de nervosité depuis hier au soir! Cette attente pendant une partie de la nuit... Puis ta rentrée avec cet air hagard de bête traquée... ton découragement... notre affolement... Ce matin, ce réveil dramatique... Il y a de quoi vous troubler terriblement, vous projeter hors de vous-même!

Elle parlait avec des mots saccadés, une voix haletante. Marc la contempla avec apitoiement et l'attirant auprès de lui, murmura :

— Mon pauvre petit!

Elle se blottit contre lui en éclatant en sanglots. Il la caressa, la berça comme un enfant malade, s'efforça de l'apaiser par des mots de câlinerie et de tendresse.

Au milieu de ses larmes, elle disait :

— Oh! Marc, comme c'est affreux toute cette histoire! Comme c'est sinistre! Je ne veux plus rester dans ce pays! J'aurais trop peur! Tu vendras le château, dis? Nous partirons? Tu me le promets?

— Mais oui, mon petit, mais oui, calme-toi. Je ne sais pas si je vendrai le château, parce que je ne sais même pas s'il m'appartiendra; mais ce que je puis te promettre, c'est que nous ne resterons pas ici! Trop de mauvais souvenirs nous accablent!

Christiane parut quelque peu calmée par cette promesse.

— Ecoute, lui dit Marc, si tu veux me faire plaisir, tu vas aller te coucher et tâcher de dormir. Le juge

d'instruction a vu dans quel état tu étais et il t'a déclaré qu'il n'avait nul besoin de ta présence.

— Mais toi alors, Marc?

— Moi je demeurerai ici. Dans le cas où l'on réclamerait ma présence là-bas, je n'y resterais pas longtemps. D'abord il sera nécessaire tout à l'heure que j'aille à Paris. Il faut que je mette mon patron au courant de ce qui s'est passé.

— Avant de partir, tu viendras me dire au revoir.

— Mais bien sûr, mon petit. Va te reposer, va, je t'en prie!

Christiane n'en pouvait plus. Elle était réellement à bout de forces. Brisée d'émotion, elle s'en fut se coucher. Elle s'endormit d'un sommeil agité, coupé de cauchemars, de brusques réveils en sursaut.

Marc demeura quelques instants auprès d'elle. Lorsqu'il la vit endormie, il redescendit dans la salle à manger.

Il n'y avait que quelques minutes qu'il s'y trouvait lorsque Victor vint l'y rejoindre en disant :

— C'est M. le juge d'instruction qui demande à parler à Monsieur.

— Je viens, dit Marc.

— Non, monsieur, c'est lui qui vient ici.

Et Victor s'effaça pour laisser entrer M. Gafner qui arrivait avec son greffier.

VI

INTERROGATOIRE

Marc ne put réprimer un mouvement de surprise en voyant M. Gafner entrer chez lui avec un air grave et solennel. Il pensait avoir répondu tout à l'heure à toutes les questions nécessaires et il était assez étonné que l'on eût besoin de nouveaux renseignements de sa part,

— Vous m'avez dit tantôt, commença le magistrat, que vous étiez venu voir votre oncle avant-hier, mardi soir, et qu'au cours de votre visite, vous lui aviez remis la somme de cent cinquante mille francs dont vous n'aviez besoin qu'aujourd'hui?

— Oui, parfaitement.

— Vous maintenez votre déclaration?

— Evidemment.

— Or, cette déclaration est en contradiction formelle avec celle de la nommée Justine, la cuisinière de votre oncle.

Marc sut réprimer son étonnement et repartir avec hauteur :

— Ma déclaration n'a pas à être en accord ou en désaccord avec la sienne. J'ai dit ce que j'avais à dire et c'est tout.

Après avoir consulté ses notes, M. Gafner reprit :

— Cette personne affirme que ce mardi soir précisément, vous auriez eu avec votre oncle une grave discussion. Est-ce vrai?

— Non.

— Elle prétend qu'au moment où elle allait quitter sa cuisine, elle entendit des éclats de voix. Elle avoue avoir écouté à la porte du salon où vous vous trouviez à ce moment-là avec votre femme et votre oncle. Celui-ci, dit-elle, était fort en colère et refusait avec énergie ce que vous lui demandiez.

— Ce sont des ragots de cuisinière, monsieur le juge, c'est le cas de le dire. Cette femme est méchante et hystérique, c'est-à-dire par définition menteuse. Je n'ai jamais compris comment mon oncle l'avait gardée à son service. Ce que je vais vous dire vous paraîtra ridicule, mais c'est pourtant vrai : elle aurait voulu que je lui fasse la cour et jusqu'au jour où j'ai cru bon de la remettre vertement à sa place, elle venait jouer la comédie devant moi, me faire des coquetteries, des grâces, etc... J'en ai eu assez et je ne le lui ai pas envoyé dire.

Elle m'en a voulu... C'est assez naturel et elle n'a jamais manqué une occasion de dire du mal de moi.

— Vous niez donc absolument avoir eu avec votre oncle une discussion?

— Je le nie catégoriquement.

— Puisque votre femme est mise en cause également et qu'elle assistait à cette soi-disant discussion, je suis obligé de l'interroger à ce sujet.

— C'est fort naturel. D'ailleurs il est exact qu'elle était avec moi auprès de mon oncle lorsque je lui ai confié la somme en question. Elle pourra vous dire elle-même qu'il n'y a eu aucune discussion.

— Où est-elle?

— Elle est couchée, car elle tombait de fatigue. Si vous voulez me suivre dans sa chambre.

Le juge d'instruction suivit Marc. Christiane se réveilla au moment où l'on ouvrait la porte.

M. Gafner écarta Marc et, passant devant lui, s'approcha du lit de la jeune femme en disant :

— Je m'excuse de vous déranger, madame, mais j'ai une seule question à vous poser. Voici : la cuisinière de M. Derval prétend que mardi soir, vous et votre mari vous auriez eu une discussion très grave avec votre oncle. Est-ce exact?

Sans hésiter, Christiane répondit :

— Mais non. Je ne sais pas ce que cette fille peut avoir imaginé. Mon mari a simplement demandé à son oncle de lui garder la somme en question jusqu'à ce matin.

Christiane avait dit cela d'un air parfaitement naturel qui ne prêtait à aucune équivoque. M. Gafner s'excusa encore d'avoir troublé son repos, la remercia et quitta la chambre, suivi de Marc qui l'accompagna jusqu'à la porte de la villa.

Christiane prêta l'oreille. Elle entendit la porte de la villa se refermer et les pas des deux hommes s'éloigner sur le gravier de l'allée.

Alors elle se laissa retomber sur son oreiller et fondit en larmes..

VII

LE PÈRE NICOLAS

— Est-ce qu'ils n'auront pas bientôt fini de nous empoisonner avec leur enquête, disait quelques heures plus tard le père Nicolas à son neveu qui, tout interdit par ce drame, montrait un visage inquiet et terrifié.

— Ils vous ont interrogé?

— Tè pardi, je te crois qu'ils m'ont interrogé et qu'ils vont encore recommencer à la première occasion.

— Et qu'est-ce que vous leur avez dit?

— Qu'est-ce que tu veux que je leur dise, si ce n'est la vérité! Je ne vais pas me mettre en frais d'imagination pour inventer des histoires à leur raconter. Ce pauvre M. Derval a été assassiné et c'est terrible! Seulement on peut bien dire qu'il l'a voulu! J'ai toujours pensé qu'il lui arriverait malheur et bien souvent je le lui ai dit qu'il avait tort de garder de grosses sommes d'argent chez lui. Pourquoi aller tenter le diable? C'est bien inutile! Bon Dieu de Bon Dieu, les banques, c'est fait pour quelque chose! Quand on sait qu'il y a un vieux bonhomme qui garde dans sa chambre des espèces sonnantes et trébuchantes, eh! bien, ça donne de mauvaises idées aux gens! Ça tombe sous le sens! Moi je sais bien que tout paysan que je suis, il ne me viendrait pas à l'esprit d'accumuler de l'argent chez moi!

Une fois lancé sur ce sujet, le père Nicolas était intarissable. Depuis que, venant un soir demander des instructions à Antoine Derval au sujet de son service, il avait surpris l'avare en train de compter son argent, il répétait à qui voulait l'entendre qu'il n'était pas per-

mis de faire preuve d'une imprudence semblable. En somme, s'il avait voulu faire connaître le fait au monde entier, il ne s'y serait pas pris autrement.

Son neveu, Martin, le petit soldat en permission, l'écoutait faire d'interminables dissertations sur le crime qui venait d'être commis, ponctuant continuellement ses commentaires d'incessants :

— Je l'avais bien dit qu'il y arriverait malheur à Monsieur! Ça tombe sous le sens!

Le jeune garçon ne répondait que par des monosyllabes, laissant son oncle bavarder tout à loisir. Soudain pourtant il demanda :

— Et vous n'avez aucune idée, mon oncle, sur celui qui a fait le coup?

— Si j'avais un soupçon quelconque, tu penses bien que je l'aurais dit au juge d'instruction. Non, je n'ai aucune idée sur l'assassin, si ce n'est que c'est sûrement un gars qui n'est pas manchot! Pour s'être introduit dans la propriété sans avoir été vu par qui que ce soit, sans que les chiens aient seulement aboyé, il fallait qu'il ait vraiment bien pris ses précautions.

— Mais est-ce que vous ne m'avez pas dit que la cuisinière disait avoir aperçu quelqu'un dans le parc à dix heures du soir?

— A ce qu'elle prétend! Mais je n'ai aucune confiance dans ce qu'elle raconte, cette vieille toupie! Elle est à moitié folle. Peut-être qu'elle attendait à la fenêtre qu'un galant vienne lui faire la cour et lorsqu'elle a aperçu une ombre, comme elle dit, elle a dû s'imaginer que c'était celui qu'elle attendait! C'est pour cela, ma foi, qu'elle n'a rien dit, qu'elle n'a pas donné l'alerte, ainsi qu'elle aurait dû le faire... Mais, en somme, j'y pense, peut-être bien après tout qu'elle est complice...

— Oh! vous croyez?

— Tout est possible quand il s'agit d'une maboule comme celle-là! Il aurait suffi qu'un bonhomme quel-

conque lui fasse du plat pour qu'elle lui donne tous les détails possibles sur la propriété et qu'elle lui indique le moyen d'y pénétrer, en s'imaginant qu'il mourait d'amour pour elle! Ça aussi, je l'ai dit bien souvent à ce pauvre Monsieur, que c'était dangereux de garder une vieille toquée comme celle-là à son service!

— Pourquoi n'aiguillez-vous pas le juge sur cette piste?

— Parce que je n'ai pas le droit de dire cela sans être sûr de ce que j'avance. Si je sais quelque chose, je dois le dire, mais si je n'ai que des soupçons, je n'ai qu'à me taire. Les policiers n'ont qu'à chercher. C'est leur rôle et ils sont payés pour ça!

Les deux hommes restèrent quelques instants silencieux, puis Martin demanda :

— Et Juict? Qu'est-ce qu'il devient? Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

— Oui... Enfin, non... Il est venu me voir hier au soir.

— Il va bien?

— Oh! pour ce qui est de la santé, il va bien. Pour ce qui est du reste, il est toujours le même, c'est-à-dire qu'il n'en fiche pas une secousse!

— Et comment qu'il vit, alors?

— Il bricole... Et puis, vois-tu, la vérité, c'est que je ne veux pas le savoir, comment il vit! Ça ne me regarde pas! Je lui ai assez fait de morale! Ça n'a jamais servi à rien, du reste, tout ce que je lui ai dit! Il n'en a jamais fait qu'à sa tête! Aussi, je lui ai bien dit une fois pour toutes que je ne voulais rien savoir de toutes ses combines et que c'était à cette condition-là seulement que je le recevrais chez moi. Une fois qu'il est ici, c'est mon fleu et je ferai toujours pour lui tout ce que je pourrai; mais je ne veux point qu'il me parle de ses copains et de ses copines et de tout le beau monde qu'il fréquente! Je l'approuve point et

je le lui ai dit plus souvent qu'à mon tour!

— Il ne vous demande jamais d'argent?

A cette question, le père Nicolas se mit à rire franchement, puis il répondit :

— Lui? Mais il ne fait que ça, me demander de l'argent! C'est-à-dire qu'il ne vient jamais ici sans m'en demander! A tel point que l'autre jour, je lui ai fait remarquer que tout de même, rien que pour les conventions, rien que pour me prouver que ce n'est pas uniquement pour cela qu'il s'amène, il devrait de temps en temps venir une fois pour rien! Il s'est mis à rigoler. Ah! sacré Julot! Faut-il que ça vous tienne bien au cœur l'affection qu'on a pour sa progéniture pour qu'on en arrive à fermer les yeux sur ce qui ne vous convient pas!

— Il est parti tard de chez vous, hier au soir?

— Vers neuf heures et demie, quand j'ai eu fait mon tour de surveillance.

— En somme, c'était peut-être lui qui s'en allait, l'ombre que la cuisinière a vue dans le parc...

— Quoi? Qu'est-ce que tu dis? C'est-y que tu deviendrais maboule, toi aussi, dit le père Nicolas avec violence.

— Pourquoi?

— Parce que le chemin pour s'en aller d'ici, reprit le gardien avec plus de calme et comme s'il regrettait de s'être laissé aller à ce mouvement d'emportement, ce n'est pas le parc, mais la route. L'ombre que la Justine dit avoir aperçue, elle ne pouvait la voir que dans le parc et non pas sur la route, puisque sa fenêtre donne sur le côté ouest du château.

— Je n'en sais rien, moi, dit Martin, j'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose!

— Dans des cas comme celui-ci, vois-tu, mon petit gars, il faut réfléchir avant de parler et ne pas dire au hasard tout ce qui vous passe par la tête, comme cette vieille toupie de Justine!

VIII

APAISEMENT

La servante Ernestine était une brave fille fort dévouée à ses patrons et très impressionnable. Bien qu'elle connût à peine Antoine Derval, qu'elle n'avait que rarement l'occasion de rencontrer, ce fait divers brutal et sanglant l'avait laissée aussi émue que Christiane et c'était auprès d'elle qu'elle avait tout naturellement cherché un refuge dans le courant de l'après-midi, tandis que Marc était allé à Paris et que le service de l'identité judiciaire poursuivait son enquête.

Elle ne se lassait point de poser à la jeune femme des questions, auxquelles celle-ci eût été bien en peine de pouvoir donner une solution. Mais, bien que la plupart de ses interrogations demeuraient sans réponse, elle continuait à les formuler en une sorte de soliloque plaintif et rempli d'effroi.

— Mais pourtant, madame, si ç'avait été un étranger, les chiens auraient aboyé! Comment expliquez-vous qu'on n'ait rien entendu? Et cependant il n'est pas possible que ce soit quelqu'un de la maison qui ait fait le coup! Cela serait à mourir de peur s'il fallait penser que l'un de ceux qui vivent avec nous dans cette propriété a été l'assassin de ce pauvre Monsieur! Dites, madame, qu'est-ce que vous en pensez, vous-même? Vous ne trouvez pas que ce serait terrible? Alors, on est vivant aujourd'hui et on ne sait pas si demain matin, ce ne serait pas notre tour de passer sous le couteau de l'assassin! Je sais bien que c'est pour voler qu'il a tué, celui qui a commis le crime, et qu'en assassinant une pauvre fille comme moi, par exemple, c'est bien le meurtrier lui-même qui serait

volé! Mais enfin, quoi, on ne sait jamais... Il y en a bien qui tuent pour le plaisir de tuer... On a déjà vu ça dans les journaux, n'est-ce pas, madame? Moi, vous savez, madame, je n'aurai jamais le courage de passer la nuit ici! Je crois que je mourrais de peur! Vous voulez bien, dites, madame, que j'aille passer la nuit chez mes parents? Je sais bien que c'est encore à un bon bout de chemin d'ici... Mais ça m'est bien égal... Je me mettrai en route de bonne heure et je serai là demain matin pour sept heures... Dites, madame, vous voulez bien?

Devant l'insistance des questions de la servante, Christiane finit par dire :

— Ma pauvre Ernestine, moi, je veux bien; mais vous risquez bien plus sur les grands chemins, toute seule, dans la nuit, quand vous allez partir d'ici vers huit heures du soir, plutôt que de rester bien tranquillement avec nous dans la villa. Nous ne sommes que tous les trois... Vous n'avez qu'à bien fermer la porte... Et à moins d'avoir peur de Monsieur ou de moi, vous pouvez dormir tranquille.

— M. Antoine Derval, lui aussi, il verrouillait bien les portes du château! Est-ce qu'on sait seulement comment il a fait pour entrer dans le château, l'assassin?

— Vous savez bien, Ernestine, que l'on a constaté que la véranda de la salle à manger était restée ouverte et qu'il n'y avait rien de plus facile que de pénétrer par là dans la maison.

— Et qui l'avait laissée ouverte, la verandah? C'est Victor qui aurait dû la fermer! Et tout de même, on ne peut pas soupçonner Victor!

Ce fut alors qu'on entendit une voix aigre et perçante qui disait :

— Dans un cas comme celui-ci, on doit soupçonner tout le monde et moi je sais bien que si j'étais le juge d'instruction...

Levant la tête, Christiane et Ernestine aperçurent dans le vestibule, dont la porte était ouverte sur le salon où elles se trouvaient toutes deux, la cuisinière Justine qui, avec son air de fouine, venait de s'introduire dans la villa sans qu'on l'ait entendue.

D'un ton agacé, Christiane dit :

— Mais vous n'êtes pas le juge d'instruction, Justine, et l'on ne vous a rien demandé! Et je m'étonne que vous osiez pénétrer ici comme dans un moulin! Vous auriez pu tout au moins frapper avant d'entrer!

Et Justine de répliquer :

— Comme je venais de la part du juge d'instruction, j'ai jugé que c'était inutile!

— Eh! bien, vous avez mal jugé! D'abord, je me demande comment vous pouvez venir de la part du juge d'instruction! Il n'a pas besoin de vous pour faire ses commissions que je sache!

En dressant la tête comme une vipère qui lancerait son venin, Justine déclara :

— Quand il a eu fini de m'interroger — pour la seconde fois aujourd'hui — il a dit comme ça qu'il avait un renseignement à demander tout à l'heure à M^{me} Marc Derval. Alors c'est pour cela que je viens vous chercher!

— Eh! bien, vous avez un certain toupet! Je vous prie de retourner immédiatement dans votre chambre et de ne pas vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. Si le juge d'instruction veut me parler, il saura fort bien venir me trouver.

Justine s'en fut en murmurant des paroles incompréhensibles. Quelques minutes après son départ, M. Gagner arrivait à la villa.

— Votre mari est parti pour Paris? demanda-t-il à Christiane.

— Oui, il est parti vers onze heures.

— A quelle heure doit-il rentrer?

— Sans doute comme d'habitude, vers sept heures et demie.

— L'on m'a dit, poursuivit M. Gafner, qu'hier au soir il était rentré particulièrement tard. Est-ce exact?

— Oui.

— A quelle heure?

— Vers minuit et demi.

— Il vous avait avertie de sa rentrée tardive?

— Oui, par un coup de téléphone.

— Qu'il vous a donné vers quelle heure?

— Vers six heures.

— Et vous ne vous êtes pas inquiétée de l'attendre jusqu'à pareille heure?

— Non, puisqu'il m'avait prévenue.

— Cela lui arrive souvent de rentrer aussi tard?

Après une légère et insaisissable hésitation, la jeune femme répondit :

— Oui, parfois.

— C'est bien, madame, je vous remercie, fit M. Gafner en s'inclinant respectueusement devant la jeune femme.

Lorsqu'il se fut éloigné, Christiane resta songeuse. A Ernestine qui était revenue auprès d'elle dès que le juge avait été parti, elle dit :

— A vous, on ne vous a rien demandé?

— A moi? Si, madame, il m'a demandé à quelle heure Monsieur était rentré hier au soir?

— Et qu'avez-vous répondu?

— Qu'il était rentré à minuit et demi.

— Comment le saviez-vous?

— J'ai bien entendu Monsieur rentrer. De ma chambre, je ne peux pas faire autrement que d'entendre tout ce qui se passe en bas. D'abord, c'est bien facile de s'en rendre compte. Il n'y a qu'à vérifier. Si Madame veut monter dans ma chambre, elle verra bien que je dis la vérité.

— Mais non, Ernestine, je n'ai rien à vérifier. Je

vous crois parfaitement. En tout cas, pour ce soir, vous préparerez le dîner pour l'heure habituelle.

— Et après? Je pourrai m'en aller?

— Si vous y tenez absolument et si vous êtes là demain matin à sept heures, moi, je n'y vois pas d'inconvénient. Je vous ai dit ce que j'avais à vous dire à ce sujet.

— Alors, je préfère m'en aller. A sept heures, demain matin, je serai là.

Tranquillisée, satisfaite, Ernestine retourna dans sa cuisine.

Se demandant pourquoi le juge l'avait interrogée avec autant d'insistance sur l'heure à laquelle Marc était rentré la veille, Christiane se félicitait en tout cas d'avoir répondu avec exactitude, étant donné que sa réponse avait été contrôlée par celle de la servante.

A ce moment, le téléphone retentit et la jeune femme décrocha l'appareil avec émotion. Elle entendit la voix de Marc au bout du fil disant :

— Je serai forcé de rentrer encore assez tard. Ne te tourmente pas!

— Oh! Marc, je t'en prie, ne tarde pas trop! J'ai si peur dans cette maison toute seule!

— Mais non, c'est entendu! Tu sais bien que je rentrerai dès que possible! Ce n'est pas pour mon plaisir, je te le jure!

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qui se passe?

— Tu peux bien t'en douter! Je t'ai dit qu'il y avait la vérification de la comptabilité. Mais ne m'attends pas debout comme hier. Couche-toi et dors. Je serai à la maison le plus tôt que je le pourrai. Mais promets-moi d'être raisonnable.

Christiane en fit la promesse. Le ton de son mari était paisible et elle pensa que tout s'était bien passé. Plus calme, elle raccrocha l'appareil et ne put s'empêcher de se dire que ce drame avait au moins l'avantage de tout arranger.

IX

FAUX TÉMOIGNAGE!

— Il y a tout au moins une chose qui me paraît bizarre, disait, une fois revenu dans son cabinet de la petite ville de M..., M. Gafner à l'un des inspecteurs de police, c'est l'attitude mystérieuse de cette cuisinière qui parle constamment avec des sous-entendus et qui semble tout le temps avoir une arrière-pensée.

— Chacun dans le pays dit qu'elle est complètement toquée, prétendit l'inspecteur.

— C'est toujours facile à dire, répliqua le juge. C'est assurément plus facile que d'expliquer les contradictions entre sa déposition et celles de Marc et Christiane Derval. Quel avantage aurait-elle à affirmer qu'il y a eu une discussion entre l'oncle et le neveu, si ce n'était pas vrai?

— Peut-on jamais savoir? Je vous avoue que quant à moi, monsieur le juge, cette femme ne me dit rien de bon.

— Je ne vous dis pas qu'elle soit sympathique; mais avant tout il est essentiel, dans une affaire qui s'annonce comme aussi compliquée, de n'avoir aucun parti pris. On est toujours forcé, pour commencer, de s'en tenir à la vieille formule : « *Is fecit qui prodest* ». Or, s'il y a une chose qui soit certaine, c'est que le meurtre d'Antoine Derval ne profitera qu'à Marc Derval, qui est le seul héritier.

— Ce n'est pourtant pas une raison pour en conclure que...

— Mais non, ce n'est pas une raison! Seulement, il

est indispensable de tout considérer avec sang-froid et impartialité.

Le juge feuilletait avec attention le dossier contenant les différentes dépositions, lorsque le second inspecteur pénétra dans son cabinet en déclarant :

— Il y a un fait nouveau dans l'affaire Derval.

— Quoi donc ? fit M. Gafner.

— Le gardien de la propriété, le père Nicolas, a omis de dire que son fils Julot, qui a du reste une très mauvaise réputation, était venu le voir hier au soir et, comme d'habitude, lui a demandé de l'argent.

Intéressé, M. Gafner leva la tête et demanda :

— Comment avez-vous appris cela ?

— Par la femme du propriétaire du bistro qui est situé en face de la gare. Elle était seule quand je suis arrivé et elle m'a appris ce que je viens de vous dire. Quand son mari est rentré, il était furieux qu'elle m'ait raconté cela, prétendant qu'il était bien inutile de se mêler des affaires des autres et qu'elle ne pouvait en avoir que des ennuis. « Maintenant que tu as commencé à bavarder, ajouta-t-il, il faut dire toute la vérité, à savoir que le Julot il était furieux contre son paternel parce que celui-ci n'avait pas voulu lui donner d'argent. » Julot serait donc arrivé à sept heures du soir, selon plusieurs personnes qui assurent l'avoir vu et il serait reparti par le train de onze heures un quart. Il a pris un verre avant de s'en aller, m'a déclaré le cafetier, et il a dit à celui-ci qu'il le paierait la prochaine fois qu'il viendrait, parce qu'aujourd'hui il était, a-t-il prétendu, complètement décafé et avait tout juste de quoi reprendre son billet.

— Il est évident, remarqua M. Gafner, que cette déposition est d'autant plus grave que le père Nicolas a cru bon de ne point parler de la visite que lui a faite son fils. Il faut aller le chercher immédiatement et me l'amener ici sur l'heure. Prenez ma voiture et agissez le plus vite possible. Je vous attends.

Trois quarts d'heure plus tard, les deux inspecteurs amenaient dans le cabinet du juge le père Nicolas qui ne décelerait pas et s'indignait de cette façon brusque dont on faisait preuve à son égard.

— Mais enfin, bougonna-t-il en pénétrant dans la pièce où on l'introduisait, je voudrais bien savoir ce qui vous prend et pourquoi vous me traitez comme si vous aviez devant vous l'assassin lui-même!

— C'est bien inutile de rouspéter, père Nicolas, dit M. Gafner avec beaucoup de calme. Vous auriez bien mieux fait de me dire tout de suite ce que vous aviez à me dire. Vous auriez évité ainsi ces façons qui vous déplaisent.

— Je n'avais rien d'autre à vous dire que ce que je vous ai déjà dit!

— Pourquoi m'avez-vous caché que votre fils était venu vous voir hier?

Et le père Nicolas répondit sans la moindre hésitation :

— Parce que je n'avais aucune raison pour penser que cela pouvait avoir le moindre intérêt pour vous, monsieur le juge. C'est à mon tour de m'étonner que vous m'en fassiez un grief!

— Vous avez tort de vous étonner. Lorsque vous m'avez raconté votre soirée d'hier, il eût été tout naturel que vous fassiez mention de la visite que vous a faite votre fils. Or, vous n'en avez pas dit un mot et je vous prie de me révéler la raison de votre silence.

Commencant à perdre quelque peu de son assurance, le père Nicolas dit encore d'une voix sourde :

— Puisque je vous répète, monsieur le juge, que je ne l'ai pas dit parce que je trouvais qu'il n'était point utile de le dire. C'est déjà bien assez que je sois empoisonné par cette maudite affaire sans que mon gars y soit mêlé, lui aussi.

— L'excuse est piteuse, fit le juge, et je vais être obligé de rechercher votre fils s'il ne vient pas se

mettre de lui-même à ma disposition.

Le père Nicolas parut alors perdre pied.

— Vous feriez bien mieux, monsieur le juge, dit-il d'une voix angoissée, de laisser mon gars tranquille, car il n'a rien à faire avec vous!

— Pourquoi n'a-t-il rien à faire avec moi?

— Parce qu'il n'est pour rien dans cette affaire.

— C'est vous qui le dites!

— Si je le dis, c'est que j'ai des raisons pour vous l'affirmer!

— Et quelles sont ces raisons?

Le père Nicolas semblait en proie à une émotion indicible. Il se cacha la figure dans ses mains, puis il dit à voix basse :

— Ce n'est pas la peine de chercher l'assassin de M. Antoine Derval... C'est moi qui l'ai tué! Mais j'ai une excuse... J'étais en état de légitime défense!

— Qu'est-ce que vous racontez là, père Nicolas?

— Je vais vous dire exactement ce qui s'est passé! Vous me croirez si vous voulez. A onze heures, les chiens ont aboyé — alors que tout le monde vous a dit le contraire — je me suis levé, j'ai pris ma lanterne et j'ai été voir ce qui se passait. J'ai vu la fenêtre de la véranda ouverte — alors qu'elle était fermée, j'en suis certain, lorsque j'ai fait ma tournée. — Par la fenêtre je suis entré dans le château, me doutant bien qu'il se passait quelque chose d'anormal... Alors j'ai vu M. Antoine Derval qui avait un couteau à la main et qui, devant son coffre-fort vide, marchait de long en large en faisant des gestes de fou. Quand il m'aperçut, il se précipita sur moi en hurlant que je l'avais dévalisé... Je l'ai désarmé à grand'peine et je me suis défendu... Si ce n'était pas moi qui l'avais tué, c'est lui qui m'aurait descendu! Et voilà, monsieur le juge, je n'ai pas autre chose à vous dire!

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela quand je vous ai interrogé ce matin?

— Parce que j'ai espéré qu'on ne saurait jamais rien de cette abominable histoire! Mais maintenant que je vois que mon gars pourrait payer les pots cassés, j'aime mieux dire la vérité.

— Il resterait à trouver le voleur, en admettant que ce que vous racontez soit exact, bien que votre récit me paraisse tout à fait invraisemblable!... A moins... à moins que le voleur soit justement votre fils.

— Ce n'est pas possible, rétorqua le gardien.

— Pourquoi?

— Parce que mon gars a passé la nuit chez moi.

— Ce n'est pas vrai! Vous êtes encore une fois convaincu de mensonge. Le cafetier qui est en face de la gare affirme que votre fils a repris le train de onze heures un quart.

Cette fois, le père Nicolas éclata en sanglots en s'obstinant à dire :

— Pour ce qui est de voler, il peut bien avoir volé; mais pour ce qui est de tuer, je jure que c'est moi qui ai tué!

— Père Nicolas, dit encore M. Gafner, si vous vous obstinez dans cette version, je vais être obligé de vous inculper de faux témoignage!

X

JULOT

Le soir même, dès que la nuit était tombée, les deux inspecteurs de la police judiciaire étaient venus faire avec les chiens l'expérience indiquée.

Avant de s'introduire dans la propriété, ils y avaient

jeté deux gros morceaux de viande. L'un des chiens, strict et fidèle gardien, avait aboyé comme un forcené, tandis que l'autre s'était précipité voracement sur le festin qu'on lui offrait.

Il s'avérait donc que ce ne pouvait être un étranger qui avait commis le crime, mais bien l'un des familiers de la maison.

M. Gafner n'avait pas voulu inculper le père Nicolas, malgré ses aveux. Il s'obstinait à penser que le bonhomme, sachant fort bien que son fils était le coupable, préférerait s'accuser du crime plutôt que de laisser soupçonner son enfant.

L'on se trouvait donc dans cette situation paradoxale de rechercher un assassin, pendant qu'un coupable volontaire, si l'on peut ainsi dire, clamait à tous les échos que c'était lui le meurtrier.

Après l'expérience décisive concernant les chiens, les inspecteurs s'étaient retirés et la propriété des Derval était rentrée dans un silence que les dramatiques événements de la veille rendaient lugubre.

Ernestine s'était sauvée précipitamment dès qu'elle avait eu servi le dîner de sa maîtresse.

Celle-ci, épuisée par toutes les émotions de la journée, avait tenu la promesse qu'elle avait faite à son mari et était allée se coucher, en laissant un repas tout prêt dans la salle à manger pour le retour de Marc.

Victor s'était barricadé dans sa chambre, tandis que Justine qui, dans cette atmosphère sinistre semblait heureuse comme un poisson dans l'eau, se promenait complaisamment dans les différentes pièces du château dont on eût dit qu'elle prenait possession.

Quant au père Nicolas, c'était bien malgré lui qu'il avait réintégré sa maison de garde, en se demandant pourquoi on ne voulait pas ajouter foi à ses aveux.

Il était en train de fumer sa pipe quand on frappa à sa porte.

— Qui est là? dit-il rudement.

— C'est moi, Justine!

Furieux, le garde laissa échapper un juron et s'exclama :

— Foutez-moi la paix!

— Il faut absolument que vous m'ouvriez, père Nicolas, insista la cuisinière. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

Le garde n'osa pas refuser et, en grommelant, il ouvrit la porte.

Maniérée, les yeux baissés, avec des airs de chatte-mitte, Justine entra en expliquant :

— Je sais bien qu'il n'est guère convenable pour moi de venir chez vous à cette heure-ci, mais ce que j'ai à vous dire est très important et concerne votre fils!

— Qu'est-ce que vous avez à voir avec mon fils, vieille toupie, s'écria le gardien.

— Aujourd'hui, dit la cuisinière, je veux mépriser vos injures! Elles ne me touchent pas! Peut-être ne savez-vous pas que votre fils est mon amant?

Le garde sursauta :

— Votre amant! Ah! ben, elle est bien bonne, celle-là!

— Vous pouvez bien dire tout ce que vous voudrez; mais il n'empêche que je suis enceinte et que l'enfant qui va naître est celui de votre fils!

— Eh! bien! ce pauvre Julot, on peut dire qu'il a eu là une sacrée idée!

— Je vous ai dit que vous pouviez m'insulter, que je n'y ferais même pas attention. La situation est trop grave pour s'attarder à des questions d'amour-propre.

— Et alors? dit le garde, où voulez-vous en venir avec vos radotages?

— A ceci, c'est que c'est votre fils qui a tué M. Antoine Derval, mais qu'il faut le sauver à tout prix. Il a tué par amour pour moi, pour me faire une existence digne de moi et...

— Vous n'avez pas fini! espèce de vieille toupie,

grommela le garde avec rage! Je me demande un peu : par amour pour vous! J'espère pour Julot qu'il a plus de goût que ça et qu'il ne se ferait pas pendre pour une vieille bique de votre sorte!

— Allez! Allez! Ragez toujours, fit Justine fielleuse. La preuve que vous en êtes aussi sûr que moi-même que c'est votre fils l'assassin, c'est que vous vous êtes accusé pour son compte! Mais vous ne pouviez rien faire de plus maladroit et vous voyez qu'en effet ça n'a pas pris!

— Si vous ne vouliez pas le faire accuser, pourquoi donc avez-vous dit que vous aviez vu une ombre dans le jardin?

— Qui vous a dit que je ne voulais pas insinuer que cette ombre était quelqu'un qui tient de tout près la victime?

— Qu'est-ce qui vous prend? Vous êtes folle!

— Pas tant qu'on peut le croire! Il y a quelqu'un à qui le crime profite encore bien plus qu'à Julot et ce n'est par conséquent pas bien difficile de faire tomber sur lui les soupçons. C'est élémentaire!

— De qui voulez-vous parler?

— Ne faites donc pas l'imbécile! Vous avez très bien compris! D'ailleurs, ce que je dis est strictement vrai, quoique l'on m'ait opposé un formel démenti. Il y a eu la veille du crime une discussion des plus violentes entre M. Antoine Derval et son neveu...

— Vous ne voudriez pas tout de même...

— Il n'y a rien d'impossible d'abord à ce que j'avance. Admettez que l'oncle et le neveu se soient disputés pour une question d'intérêts et que cette question ait eu une importance vitale... Admettez que le lendemain cette discussion ait repris avec plus de force encore que la veille... Lorsque deux hommes sont aux prises, sait-on jamais ce qui peut arriver... Un accident est si vite survenu, surtout lorsque les deux hommes ont tous les deux des caractères emportés et lors-

qu'au fond ils se détestent... car vous n'ignorez pas que l'oncle et le neveu se détestaient... Alors? Vous comprenez? Qu'y aurait-il d'in vraisemblable à ce qu'une chose pareille se soit produite?

Le père Nicolas interrompit la cuisinière et d'un ton brusque lui demanda :

— Mais pourquoi donc venez-vous me raconter tout cela? Vous ne prétendez pas, je suppose, me faire entrer dans votre jeu et me faire accuser M. Marc Derval d'être l'assassin de son oncle! Si c'est là votre but, je vous dispense de continuer, car vous ne me ferez jamais commettre une infamie! Je veux bien m'accuser pour sauver mon enfant, mais en accuser un autre, ça, jamais! Je suis un bonnête homme, moi!

— Mais d'abord, insinua Justine qui ne se considéra point pour battue malgré l'indignation que manifestait son interlocuteur, êtes-vous donc bien sûr que ma version ne soit point la bonne et que ce ne soit pas réellement M. Marc Derval le meurtrier?

— Vous disiez vous-même tout à l'heure que Julot avait commis ce crime pour vous assurer une situation digne de vous!

— Ce que je disais n'était qu'une hypothèse et ce que je dis à présent est une autre hypothèse, au moins aussi vraisemblable que la première, si ce n'est davantage, hypothèse qui m'est venue à l'esprit à la suite de la discussion qu'il m'a été donné de surprendre. Alors, poursuivit-elle, triomphante, vous voyez bien que vous avez tort de m'injurier et que c'est peut-être moi qui ai découvert la vérité... Admettez que M. Marc Derval ait eu de gros besoins d'argent et qu'il soit venu demander à son oncle de venir à son aide... Vous savez fort bien que dans ce cas-là, le vieux aurait refusé impitoyablement de faire quoi que ce soit... Tout le monde sait combien il aimait l'argent et que pour rien au monde, quelle que soit la gravité de la situation qu'on lui aurait exposée, que pour rien au monde,

dis-je, il n'aurait donné bénévolement une somme importante pour tirer quelqu'un d'embarras... Or, je vous le répète, j'ai de bonnes raisons pour croire que M. Marc Derval avait absolument besoin d'une somme importante pour aujourd'hui et...

— Vous êtes le diable en personne, ma fille, s'exclama le père Nicolas et je plains mon fiston d'être tombé entre vos pattes...

Au moment précis où le garde prononçait ces mots, il s'arrêta brusquement en entendant frapper à la porte de sa maison.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Moi, Julot! Ouvrez!

— Entre, dit le garde! La porte n'est pas fermée.

Julot ouvrit la porte et s'arrêta sur le seuil en apercevant Justine.

— Alors, dit-il en ricanant, excusez-moi, si je vous dérange...

— Tu sais très bien que tu n'as pas à t'excuser, dit rudement le père Nicolas. C'est pour me parler de toi que la Justine est ici.

— Pour te parler de moi à cette heure? gouailla le garçon. Il faut vraiment que le sujet la passionne!

— C'est-y vrai que tu y aurais fait du plat? Elle prétend qu'elle est enceinte de toi!

Julot pouffa de rire.

— De moi! Ah! elle est bien bonne celle-là, par exemple! A moins — tout arrive — que ça ne soit pas l'opération du Saint-Esprit! Autrement, je ne vois pas très bien comment la chose aurait pu se passer! Ah! non, tout de même, tu ne voudrais pas!

— C'est précisément ce que j'y ai dit, précisa le garde.

— A la bonne heure, reprit Julot, je vois que tu me connais comme si tu m'avais fait, c'est le cas de le dire!

Justine s'était retirée de quelques pas et regardait

haineusement les deux hommes qui lui faisaient face et se trouvaient à côté l'un de l'autre. Julot reprit narquoisement :

— C'est elle à vrai dire qui m'a fait du plat et qu'elle me poursuivait partout où elle pouvait espérer me rencontrer! Hier soit encore, je l'ai trouvée dans le parc au moment où je m'en allais! Et même que je ne pouvais pas me débarrasser d'elle! Parce que, pour une femme collante, eh! bien, je ne te dis que ça! Parce que j'ai eu le malheur un jour d'accepter qu'elle me prête une petite somme d'argent, n'aurait-il pas fallu, ma foi, que je lui fasse subir les derniers outrages! Heureusement pour moi que je n'y ai jamais consenti! Autrement tu parles d'un boulot! Moi qui n'aime pas les femmes compliquées!

Décontenancée au premier abord, Justine avait reconquis à présent toute son arrogance. Se drapant dans sa dignité, elle s'éloigna en disant :

— Tout ça, je m'y attendais! C'est classique! Les hommes sont tous aussi lâches les uns que les autres!

— Eh! ben vrai! s'écria Julot, lorsque Justine eût refermé la porte, elle en a un culot, la bonne femme!

— Pourquoi qu'elle raconte toutes ces histoires? demanda le père Nicolas.

— Est-ce que je sais, moi! Parce que c'est une hystérique probablement! C'est vrai, tu sais, que je la rencontrais sur mon chemin chaque fois que je venais ici et c'est elle qui m'a supplié d'accepter l'argent qu'elle m'a offert...

— Or, on sait bien que pour ça, il n'y a pas besoin de te supplier longtemps, remarqua le père Nicolas!

— Ça, c'est une autre question! On sait bien, parbleu! que j'ai des besoins d'argent! Mais entre ça et s'encombrer d'une pareille toquée, il y a de la marge! Et d'ailleurs ce n'est pas la peine de te dissimuler que c'est encore pour la même chose que je viens te voir aujourd'hui! J'ai absolument besoin de deux cents francs.

Le garde prit brusquement son fils par les épaules et le fixant au fond des yeux, lui dit :

— Tu sais, Julot, qu'on te soupçonne?

— Quoi? Ce n'est pas possible!

— C'est comme je te le dis!

— Me soupçonner! Moi! C'est de la folie! Je suis peut-être un mauvais bougre, un paresseux, tout ce qu'on voudra, mais un assassin! Ah! non, non tout de même! Très peu pour moi de ces combines-là! Toi au moins, père, tu n'y as pas cru?

Le père Nicolas baissa la tête.

— Quoi, tu y as cru, toi aussi? C'est pas Dieu possible que tu aies pu penser que j'étais capable d'une chose pareille!

Et le père Nicolas, contemplant son garçon avec une joie profonde, lui dit en lui tendant les deux mains :

— Mon petit sieu, je te demande pardon; mais j'ai eu bien peur, je te le jure! Tu vas rester ici cette nuit et puis demain matin, à la première heure, tu iras t'expliquer chez le juge d'instruction.

XI

ANGOISSE!

Lorsque Christiane s'était réveillée tout à coup en sursaut et comme si quelqu'un l'avait brusquement appelée, elle avait constaté avec terreur qu'il était trois heures du matin et que Marc n'était pas à côté d'elle.

N'était-il donc pas encore rentré? Elle se leva, appela... La maison était vide... Elle fut prise alors d'une frayeur intense... Que se passait-il? Qu'était-il donc arrivé? Pourquoi Marc n'était-il pas revenu?

Et toutes les suppositions les plus dramatiques s'emparèrent en un instant de son esprit..

Rien ne pouvait expliquer que Marc fût retenu si tard à Paris! La jeune femme avait beau s'ingénier à trouver la justification d'un tel retard, elle ne pouvait y parvenir. Aucun prétexte vraisemblable ne se présentait à son esprit et son angoisse devenait terrible...

Malgré elle, et sans qu'elle fût capable d'opérer aucun contrôle sur ses pensées, les événements des jours précédents défilaient devant elle à la manière d'un film qui se serait déroulé lentement, précisément, nettement...

Elle voyait la physionomie troublée de Marc lorsque l'avant-veille il lui avait avoué qu'il s'était laissé entraîner à jouer et qu'il avait perdu une somme qui ne lui appartenait pas... Elle se sentait ravagée par le chagrin qu'elle avait éprouvé et par l'étonnement douloureux qui l'avait envahie...

Puis, elle revivait l'âpre et pénible scène au cours de laquelle Antoine Derval s'était montré si dur, si incompréhensif, si méchant...

Au fur et à mesure que tous les détails des heures passées s'imposaient à elle en une hallucinante vision, une idée affreuse la pénétra à son insu et devint rapidement un abominable soupçon...

Pour quelle raison Marc, la veille au soir, n'était-il rentré qu'à minuit et demi et dans un pareil état?

Il lui avait raconté qu'il avait accompli mille et mille démarches afin d'essayer de trouver une aide... Mais, peut-on réellement faire des démarches pareilles jusqu'à une telle heure? Lorsqu'elle lui avait fait cette objection, il lui avait répondu avec une impatience mal dissimulée qu'il avait des amis qu'il ne pouvait voir qu'après dîner et lorsqu'elle lui avait demandé quels étaient ces amis, il s'était refusé à lui citer aucun nom, arguant qu'elle devait avoir assez confiance en lui pour qu'il n'ait point à donner son emploi du temps minute par minute... Christiane n'avait rien ajouté, ayant pitié de son désarroi et craignant de l'aggraver par d'indiscrètes et pénibles questions.

Maintenant, l'attitude bouleversée de Marc lui paraissait un argument de plus — et un argument probant — en faveur de l'hypothèse effroyable qu'elle ne parvenait pas à chasser de son cerveau et qui, de minute en minute, prenait une importance plus grande, une réalité plus forte.

Elle songeait aussi, et non sans désespoir, à la désinvolture qu'avait eue Marc pour exposer au juge la fable mensongère des cent cinquante mille francs confiés à Antoine Derval... Comment avait-il eu la présence d'esprit nécessaire pour inventer cette histoire dès les premières questions qui lui avaient été posées?

Ne fallait-il pas qu'il eût préparé sa réponse et, s'il l'avait préparée, n'était-ce point...

En dépit des efforts qu'elle faisait pour chasser les terrifiantes pensées qui la tenaillaient, Christiane ne pouvait parvenir à s'en débarrasser. Plus elle tentait d'y échapper et plus elle se sentait dominée par elles d'absorbante manière...

De plus, pourquoi Marc avait-il nié avoir eu une discussion avec son oncle, la veille? Et Christiane était envahie d'une sueur froide en se disant qu'elle-même, lorsque le magistrat l'avait interrogée à ce sujet, n'avait pas hésité une seconde à affirmer qu'aucun différend ne s'était élevé entre eux. Elle s'était donc rendue compte qu'il était nécessaire de mentir.

Cette affirmation n'était-elle pas en quelque sorte une complicité? N'était-ce pas une sorte d'acceptation facile de sa part que d'avoir fait une fausse déposition?

Les plus petits détails de leurs entretiens, les moindres faits des jours derniers, les plus insignifiantes paroles prenaient tout à coup aux yeux de Christiane une effroyable valeur...

Tout s'unissait pour lui présenter en premier plan l'abominable et hallucinante image de la culpabilité de son mari et cette culpabilité lui apparaissait, hélas! à présent comme une certitude,

Déjà, lorsqu'elle avait éclaté en sanglots après avoir affirmé au juge d'instruction qu'ils étaient en excellents termes avec leur oncle, Christiane n'avait-elle pas, sans même s'en rendre compte d'une façon précise, été dominée par ce funeste soupçon ? La présence chérie de Marc avait à ce moment là atténué l'horreur de l'obsédante pensée... Mais maintenant qu'elle était enveloppée de solitude, maintenant que l'absence de son époux venait aggraver encore la situation, elle avait l'impression de plus en plus nette que la culpabilité de celui-ci ne faisait plus aucun doute...

« Peut-être, songeait-elle, s'était-il déjà enfui et avait-il jugé inutile d'attendre bêtement d'être inculpé d'assassinat... »

Et la jeune femme constatait avec surprise que l'amour qu'elle éprouvait pour son mari n'était en rien diminué par l'affolante pensée qui s'installait en elle. En ce moment, elle aurait voulu pouvoir se jeter dans ses bras et lui déclarer en pleurant qu'elle pardonnait tout et qu'elle l'aimait toujours.

Frissonnante, la jeune femme croisa frileusement contre elle son mince kimono et elle se mit à la fenêtre en s'efforçant de percer l'obscurité ambiante.

A mesure que le temps s'écoulait et rendait plus inquiétante l'absence de Marc, mieux Christiane se rendait compte que l'amour maintenant en elle prenait la place de tout autre sentiment et qu'elle était prête à tout admettre, à tout accepter, pourvu que son époux la prit dans ses bras et l'emmenât avec lui.

Qu'il fût un meurtrier, qu'il ait commis sur son oncle cet abominable attentat pour lui voler son argent et pour hériter de lui, Christiane ne songeait même plus à en frémir d'indignation comme tout à l'heure. Elle se demandait seulement où il était et ce qu'il devenait...

Pour calmer un peu l'angoisse mortelle dont elle était envahie, elle tâcha de songer à ce qu'elle ferait lorsqu'il arriverait...

— Je lui tendrai les bras sans parler, se dit-elle. Il comprendra que j'ai tout deviné et que j'ai tout pardonné... Nous nous enfuirons tous les deux ensemble, au hasard, bien loin, bien loin de tout ce qui pourrait nous rappeler le drame abominable... Nous tâcherons de nous refaire une autre existence, nous tâcherons d'abolir à jamais le passé... Oh! Marcel! Marcel, ne me laisse pas toute seule! Rien n'est plus affreux que la solitude! Aie pitié de moi! Si tu m'abandonnais, tu sais bien que j'en mourrais!

L'exaltation de la jeune femme croissait à tel point qu'elle était gagnée par une sorte d'ivresse! N'ayant plus de contrôle sur elle-même, elle laissait ses nerfs prendre le dessus et se trouvait dans l'impossibilité de réagir...

Tout à coup le bruit d'un moteur d'auto parvint à ses oreilles... Elle écouta... Le bruit se précisa, se rapprocha...

Elle dégringola plutôt qu'elle ne descendit l'escalier, ouvrit précipitamment la porte... Elle entendit une voix qui donnait des indications au chauffeur, disant : « Par ici... prenez la seconde allée... » Et cette voix était la voix de Marcel...

L'auto s'arrêta à quelques pas de la villa... Marcel paya le chauffeur et lui donna des indications au sujet du chemin qu'il devait prendre pour repartir, tandis que Christiane se précipitait dans ses bras...

XII

INCERTITUDES

Devant le cabinet du juge d'instruction, le lendemain matin.

Le père Nicolas est venu au Palais de Justice à la

première heure, avec son fils et a demandé à être introduit, ayant, a-t-il prétendu, une communication importante à faire.

M. Gafner n'étant pas encore arrivé, l'huissier de service a prié les deux hommes d'attendre.

Il n'y avait que quelques minutes qu'ils étaient là, lorsqu'on avait vu s'avancer Marc et Christiane qui, eux aussi demandèrent à parler d'urgence au juge d'instruction. On leur fit la même réponse qu'au garde et ce ne fut que lorsqu'on les eût priés de s'asseoir qu'ils aperçurent le père Nicolas et son fils qui s'étaient assis sur un banc dans le fond de la pièce.

— Eh! bien, père Nicolas, dit Marc, vous êtes encore plus matinal que moi! Est-ce que vous auriez trouvé la piste de l'assassin?

— Ma foi non, monsieur, répliqua le garde. C'est plutôt pour le contraire que je viendrais.

— Le contraire?

— Ben oui! Puisque ces messieurs les policiers sont en train, à ce qu'il paraîtrait, de suivre une fausse piste! Il faut bien que je les remette dans le bon chemin, ou, à tout le moins, que je leur évite de s'égarer davantage.

A ce moment l'on vit entrer M. Gafner que l'on avait été prévenir. L'on introduisit aussitôt le garde et son fils dans son cabinet.

En même temps, l'on venait prier Marc et Christiane, de la part du juge d'instruction, de bien vouloir rentrer chez eux et de l'attendre dans leur villa où il comptait se rendre dans la matinée.

Marc et Christiane repartirent.

— Ma foi, dit Marc, j'aime autant cela! Ce n'est pas gai d'attendre ici. D'ailleurs, moi, je n'ai rien d'essentiel à lui dire, à M. Gafner. C'est toi qui as voulu que nous venions ici ce matin et je n'en ai pas encore compris la raison.

— Je t'assure, Marc, cela valait mieux!

— Je n'ai pas l'intention de te contrarier, car je te

trouve tellement nerveuse que tu m'inquiètes; mais je ne vois pas l'utilité de cette démarche.

— Tu as dit toi-même, Marc, que tu avais quelque chose à dire d'assez important...

— Ah! oui... mais figure-toi que ce matin cela me paraît un détail des plus insignifiants. La nuit dernière, avec ta nervosité, la moindre des choses prenait une certaine valeur... Tu sais que rien ne se communique davantage que l'inquiétude, l'angoisse et, je t'assure, tu étais dans un tel état que tu aurais fini par nous rendre tous les deux dingos!

— Ecoute, Marc, il y a de quoi! Si tu trouves que nous sommes dans une ambiance normale! Les heures que l'on passe depuis quelques jours sont terribles! On vit dans une atmosphère de suspicion, de folie et de drames! On ne sait plus quels sont les innocents et quels sont ceux que l'on soupçonne! Tout le monde vous regarde avec méfiance et avec crainte! On finit par ne plus oser rien dire!

Lorsque Marc était rentré, Christiane n'avait pu faire autre chose que de se jeter dans ses bras et de lui dire quelle avait été son inquiétude. Alors que quelques instants auparavant, elle avait l'intention bien arrêtée de lui faire l'aveu de toutes les pensées tragiques qui l'avaient hantée, il lui avait été impossible de parler.

Très naturellement, Marc lui avait raconté de quelle façon il avait passé sa journée, comment il avait mis son patron au courant de l'assassinat de son oncle, en lui disant en même temps que les cent cinquante mille francs dont il était comptable vis-à-vis de lui avaient été dérobés par le meurtrier. Comme il avait affirmé à son patron que son premier soin serait de lui restituer cet argent sur sa part d'héritage et qu'il l'avait conduit chez le notaire de son oncle, qui avait déclaré qu'aucun testament n'ayant été fait par Antoine Derval, Marc

Derval se trouvait être le seul héritier d'une grosse fortune, tout s'était fort bien passé.

Lorsque Christiane avait insisté pour connaître la cause d'un tel retard, Marc lui avait expliqué que l'inventaire, la vérification de la comptabilité avaient été fort longs, que son patron l'avait invité à dîner et qu'ils s'étaient remis au travail jusque fort tard dans la nuit.

La présence de Marc, son attitude calme et naturelle, son étonnement devant la terreur constante de sa femme avaient peu à peu calmé celle-ci et lui avait fait considérer ses angoisses de tout à l'heure comme des divagations de son esprit malade, qu'il était préférable de taire.

Seulement, lorsque Marc avait ajouté qu'il avait fait sur la route une rencontre étrange dans la nuit même du crime, Christiane lui avait adressé de véhéments reproches de ne pas en avoir parlé au juge d'instruction.

Marc, en effet, prétendait avoir croisé en rentrant un homme et une femme qui s'en allaient du côté de la gare et, en la personne de cette dernière, il avait cru reconnaître la cuisinière Justine.

— C'est là une chose capitale ! avait dit Christiane. Pourquoi n'en as-tu pas parlé ?

— J'ai oublié... J'y avais attaché si peu d'intérêt que cela m'était complètement sorti de l'esprit et ce n'est qu'en passant au même endroit, cette nuit, en auto, que j'ai repensé à cette rencontre.

C'était à ce sujet que la jeune femme avait entraîné son époux chez le juge d'instruction.

— Tu comprends bien, lui disait-elle en rentrant à la villa, que ta déposition peut être précieuse pour la découverte de l'assassin. Admets que ce soit réellement Justine que tu aies rencontrée avec un homme !

— Note que je n'en suis pas plus sûr que cela. Il m'a semblé que c'était Justine... mais reconnaître quelqu'un dans la nuit... Il est impossible de rien affirmer... Et plus j'y songe, plus je me dis qu'il est bien difficile de formu-

ler une accusation quelconque sur une donnée aussi imprécise.

— N'empêche que tu dois le dire, insista Christiane qui songeait à l'expression méchante du regard de la cuisinière lorsque celle-ci était venue lui dire que M. Gafner la demandait.

— Mais oui, c'est entendu, je le dirai, mais avec toutes réserves. Rends-toi compte que dans des circonstances aussi délicates que celle-ci, on ne doit faire une déclaration qu'à bon escient.

Marc parlait d'une façon posée, paisible. Et Christiane maintenant se disait que, cette nuit, elle avait été complètement folle de pouvoir supposer une seconde qu'il eût été capable de ce qu'elle avait osé croire...

— A quoi songes-tu? lui demanda Marc.

— Je pense, répondit-elle, qu'il doit être bien difficile de suivre une enquête et que je n'aurais jamais voulu faire le métier d'un juge d'instruction!

XIII

JULOT, GALANT HOMME!

Si Christiane s'était trouvée dans le cabinet de M. Gafner pendant l'interrogatoire de Julot, elle aurait été plus que jamais édifiée sur la difficulté de découvrir la vérité!

Le magistrat avait beau essayer de mettre de l'ordre dans ce que le père Nicolas et son fils lui racontaient, il y avait des moments où il se désespérait de pouvoir jamais y parvenir.

Le père et le fils n'avaient certainement pas le don de la clarté ni de la logique! Ils parlaient simultanément, répétant plusieurs fois les mêmes choses, s'attardant

sur des détails oiseux et se perdant inutilement dans des considérations totalement inutiles.

Leurs dépositions étaient caractérisées par un invraisemblable gâchis.

— Enfin, interrogea M. Gafner, vous me dites vous, père Nicolas, que votre fils est venu vous voir le soir même du crime et qu'il est reparti de chez vous au moment où vous avez fait votre tournée de surveillance. Or, hier, vous m'avez dit ici-même qu'il avait passé la nuit chez vous.

— Ce n'était pas vrai.

— Alors pourquoi l'avez-vous dit?

— Je vous ai expliqué, monsieur le juge, qu'à ce moment-là je n'étais pas sûr moi-même que mon fils, mon Julot, n'ait pas été pour quelque chose dans le meurtre qui a été commis! Grâce au ciel, je suis à présent rassuré! Je sais que mon fiston est un mauvais sujet, un paresseux, un gars qui a toujours besoin d'argent, mais je sais aussi qu'il est incapable de faire réellement du mal!

— Père Nicolas, je vous ai déjà dit que je ne vous demandais point quels sont vos sentiments au sujet de votre fils! Les considérations sentimentales, moi, ici, cela ne me regarde pas! Malgré tout ce que vous m'avez raconté, vous et votre fils, il n'en reste pas moins que celui-ci se trouvait dans la propriété au moment où le crime a été commis, puisque vous dites vous-même qu'il est parti de chez vous avant dix heures et qu'il a été vu au Café de la Gare vers onze heures. Je lui pose donc simplement cette question et la meilleure façon pour lui de se laver de tout soupçon serait d'y répondre clairement et nettement... Je lui demande donc où il était et ce qu'il a fait entre dix heures, heure à laquelle il vous a quitté, et onze heures, heure à laquelle il a été prendre au Café de la Gare une consommation qu'il n'a pas payée!

— Ça, dit Julot, c'est tout ce qu'il y a de plus exact!

J'ai dit à la patronne que je la paierais la prochaine fois que je viendrais. C'est à ce moment-là que le patron est arrivé et qu'il a lui-même offert une tournée.

— Et d'où venait-il, le patron? interrogea le juge.

— De Paris.

— Mais tout ceci ne me dit pas ce que vous faisiez entre dix heures et onze heures.

— Il est indispensable, monsieur le juge, que je vous le dise?

— Mais je vous crois, mon garçon, que c'est indispensable! Voilà une heure que je vous le demande!

Julot prit alors un air mystérieux et, tout en regardant de droite et de gauche afin de se rendre compte que personne d'autre ne pourrait entendre ce qu'il allait dire, il déclara :

— Vous allez comprendre, monsieur le juge, pourquoi ie ne voulais rien dire! Je suis un galant homme, moi, vous savez et je sais ce qu'on doit au beau sexe! D'ailleurs je suis bien certain qu'en ceci, vous ne pourrez en somme que m'approuver...

— Passons... Au fait, je vous en prie...

— J'y viens, monsieur le juge, j'y viens... Or donc, je vous dirai — et ceci tout à fait confidentiellement — que je suis du dernier bien avec la patronne du Café de la Gare. Elle m'avait prévenu que son mari devait aller à Paris et qu'il ne rentrerait qu'à onze heures. C'est donc pour cela que je suis venu voir le père ce jour-là. J'y ai demandé de l'argent, afin de pouvoir — on sait vivre! — prendre une consommation au Café de la Gare... mais le père a prétendu qu'il n'avait pas le sou et qu'il ne pouvait rien me donner... Alors, que voulez-vous, monsieur le juge, j'ai bien été obligé de dire au mari que je paierais la prochaine fois!

M. Gafner prenait des notes tandis que Julot dégoisait son histoire. Quand le garçon eut fini, le juge lui déclara :

— Vous comprenez bien, mon garçon, que je ne sau-

rais me contenter de votre affirmation. Tout cela est peut-être très exact, mais il est indispensable que je puisse interroger la patronne du Café de la Gare.

— Mais ce n'est pas possible! C'est justement cela que je voulais éviter! Vous n'avez qu'à vous mettre à ma place, monsieur le juge! Je n'ai pas le droit de venir troubler la paix de ce ménage!

— Mais je n'ai rien l'intention de troubler! Je vais simplement faire demander à la patronne de venir jusqu'ici et je la prierai de me confirmer ce que vous me dites. Si c'est exact, elle n'aura aucune raison pour dire le contraire...

— Mais son mari n'en saura rien?

— Tranquillisez-vous! On ne lui fera pas connaître son infortune! Seulement vous allez rester ici, en compagnie de votre père, jusqu'à ce que votre dulcinée ait été interrogée. Si elle confirme ce que vous affirmez, je vous donnerai votre quitus définitif et je n'aurai plus rien à vous demander au sujet de cette maudite affaire!

— Je puis vous dire, monsieur le juge, que cela me fera un certain plaisir.

— A moi aussi, mon garçon, à moi aussi! En attendant, passez donc par ici avec votre père... Veuillez, ajouta-t-il, en s'adressant à un inspecteur qui venait d'entrer dans son cabinet, veiller sur ces messieurs jusqu'à ce que je vous dise qu'ils sont libres de s'en aller où ils veulent.

— Bien, monsieur le juge, fit l'inspecteur. Mais je dois vous dire que j'ai un rapport à vous communiquer... Voulez-vous en prendre connaissance à présent?

— Tout à l'heure, tout à l'heure. Faites d'abord ce que je vous dis.

Et l'inspecteur, remettant son rapport dans sa poche, se mit en devoir d'accompagner Nicolas et Julot dans la pièce où ils devaient attendre que l'interrogatoire de la patronne du Café de la Gare fût terminé.

— Alors, dit Julot à son père, tu vois que je lui en ai mis plein la vue au juge?

— Ça va, ça va, dit le père Nicolas. Tu te féliciteras tout à l'heure! En tout cas, tu peux te vanter de m'avoir fait passer de sacrés quarts d'heure depuis que ce brave M. Antoine Derval s'est fait assassiner! Bon Dieu de bon Dieu!

XIV

LA CLEF DU MYSTÈRE

Lorsque la patronne du Café de la Gare eût confirmé au juge l'exactitude de ce qu'avait affirmé son amant — sous la promesse formelle que son mari ne saurait rien — M. Gafner ordonna que l'on laissât partir Nicolas et Julot, qui s'en furent bras dessus bras dessous. Tandis que Julot profitait des heureuses dispositions de son paternel pour obtenir les deux cents francs qu'il était venu chercher, M. Gafner, avant de se rendre à la Vilia des Myrtes, demanda à l'inspecteur de lui communiquer le rapport dont il lui avait parlé.

Voici ce que contenait le rapport en question :

L'inspecteur Bernard avait eu la curiosité de s'informer de ce que M. Antoine Derval allait faire à Paris, où il se rendait régulièrement chaque mois et il avait appris, à la suite d'enquêtes très serrées et de nombreuses démarches, que ce paisible rentier, qui paraissait mener une vie si simple et si normale, possédait dans un quartier éloigné un grand local loué sous un faux nom et dans lequel étaient garées des marchandises diverses.

Ayant l'intuition qu'il tenait probablement la clef du mystère, Bernard avait pris sur lui de faire ouvrir ce local et il avait eu la surprise d'y découvrir un entas-

sement des plus hétéroclites des marchandises les plus diverses. Il n'avait pas été long à acquérir la conviction qu'il avait mis la main sur un dépôt de marchandises volées.

Précisément il s'était trouvé que le matin même — il faut bien que le hasard favorise quelquefois aussi les détectives — la police avait mis la main sur une bande redoutable de voleurs qui étaient parvenus, grâce à une organisation méthodique et à de nombreuses autant que puissantes complicités, à dérober une quantité infinie de marchandises de toutes sortes.

Se voyant pris, l'un des escrocs avait parlé et avait dévoilé l'identité véritable d'un des principaux chefs de la bande, qui n'était autre que le nommé Antoine Derval, dont le rôle était de receler et d'écouler les marchandises volées.

Une fois sur la voie des aveux, le bandit ne s'était plus arrêté et il avait raconté qu'un des leurs, actuellement en fuite, avait eu récemment une violente discussion d'intérêts avec Antoine Derval et s'était juré de lui faire rendre gorge.

Le bandit était arrivé à découvrir la véritable adresse du recéleur, que celui-ci s'ingéniait cependant à garder secrète, et, avec la complicité de Justine — à laquelle il n'avait eu qu'à faire la cour pour obtenir aussitôt dans la maison ses grandes et ses petites entrées — ce qui expliquait que les chiens n'aient pas aboyé — il s'était introduit aisément chez l'avare.

Ainsi qu'il s'en était vanté à ses copains, il avait demandé des comptes à Antoine Derval et celui-ci, furieux de voir sa retraite découverte, avait voulu chasser l'importun.

Une lutte terrible avait eu lieu entre les deux hommes au cours de laquelle Antoine Derval avait été tué.

Avant de s'enfuir, le meurtrier avait eu assez de présence d'esprit et de sang-froid pour aller prendre conge de Justine, en lui racontant un tas de boniments et en

lui promettant de la faire venir là-bas où il allait être forcé de se réfugier pendant quelque temps...

M. Gafner n'avait même plus besoin d'entendre la déposition de Marc Derval pour inculper Justine de complicité en attendant de pouvoir mettre la main sur le meurtrier.

Il ne resterait plus ensuite qu'à établir si la justice avait le droit, oui ou non, de saisir les biens d'Antoine Derval.

Le juriste, que Marc consulta le jour même, lui affirma que tout ce qui n'était pas constitué par des marchandises, dont on pouvait toujours suspecter l'origine, était insaisissable et, faute de preuves contraires ferait bel et bien partie de l'héritage, en possession duquel il serait envoyé.

FIN

Pour paraître samedi prochain :

L'Épouvantable piège

ROMAN POLICIER INEDIT

par ANGE ARBOS

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 4-6-15

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis



Le roman complet
sous couverture en couleurs

0^{fr.}60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14^e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement



TOUS LES JEUDIS
RÉCLAMEZ
VOYAGES
ET
AVENTURES

0^{fr.} 60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14*

**Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement**

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(Made in France)